

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Les débuts d'Agnès : FERNAND VANDÉREM.
La Vie hors Paris : Autour du Lavandou : JACQUES DAURELLE.
L'impôt sur le revenu : Le bilan d'une loi : AUGUSTE AVRIL.
Coursier de Nio : FERNAND DE ROCHER.
La Chambre : Le complémentaire : PAS-PERDUS.
Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.
Dessin : Mais... : ABEL FAIVRE.
Lettres d'une vieille dame : DELPHINE.
Exécution de Danvers à Carpentras : S. G.
Petite chronique des lettres : PH.-EMMANUEL GLASER.

PAGES 4, 5 ET 6

La grande semaine d'hiver : FRANTZ-REICHEL.
Le tremblement de terre.
Journées et Revues : ANDRÉ BEAUMER.
Gazette des Tribunaux : L'empoisonnement de Saint-Amand : GEORGES CLARETTE.
Les Théâtres : Odéon : « Les Grands » : FRANCK CHAVASSU.
Avant-premières : La Comédie-Royale : Le nouveau spectacle : QUISAIT.
La Vie artistique : ARSÈNE ALEXANDRE.
Mouvement musical : HORACE BLANCHON.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

Les Débuts d'Agnès

Paris a eu avant-hier au réveil la surprise de trois bonnes nouvelles.

La neige n'était pas venue, M. Rosland était arrivé et Mlle Dietz-Monin débutait au théâtre.

Celle dernière nouvelle, il est vrai, ne tombait pas parmi nous comme la foudre. On en parlait depuis longtemps de ces débuts et, l'été passé, on ne pouvait pas rencontrer un directeur de théâtre qui ne s'enquît de la prochaine débutante et ne se tuyaît sur ses mérites.

Franchement, qu'en pensez-vous ? On répondait la vérité : que Mlle Dietz-Monin était une jeune fille d'excellente famille, jolie, élégante, infiniment gracieuse et spirituelle, ayant tout avec elle la comédie de salon. Mais, comme l'écrivait hier la débutante elle-même, c'est bien différent de jouer dans les salons en amateur et de paraître en public à titre professionnel.

Finalement un directeur a risqué l'essai, engagé Mlle Dietz-Monin, — et demain elle comparait devant ses juges, sous le nom de Mlle Clarens.

L'épreuve, à tous égards, promet d'être piquante.

D'abord nous raffolons de ces interventions d'aptitudes. Les carrières studieusement suivies, les talents qui persévèrent nous laissent d'habitude assez froids. Mais dès que quelqu'un se met à faire juste le contraire de ce à quoi le destinataire son tempérament, son passé, ses origines, du coup notre sympathie lui est acquise. Un général belge vient de se couvrir de gloire pour avoir écrit un roman-feuilleton. L'œuvre de courtes de Max Dearly a fait couler des larmes d'envie. Et lorsque jadis Hector Pessard quitta la politique pour juger les choses de théâtre dont il ne connaissait pas le premier mot, ce fut dans toute la presse un débordement d'enthousiasme. Alors vous imaginez l'intérêt que peut soulever une jeune fille qui abandonne le luxe de l'hôtel paternel et l'empire de l'avenue du Bois pour monter sur les planches des Bouffes.

Mais il faut bien dire que le cas de Mlle Clarens dépasse de beaucoup ces curiosités d'un soir. Supposez, en effet, que la débutante remporte le beau succès que nous lui souhaitons de tout cœur, ce gros événement parisien prend aussitôt les proportions d'un petit événement social.

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué la prodigieuse activité déployée depuis quelques années par certaines femmes du monde. Pour qu'on ne dise pas qu'elles ont vingt siècles à s'apercevoir du vide de leur existence et à vouloir soudain le remplir ? Je ne me charge pas de vous l'expliquer. Toujours est-il que si l'on a eu du temps perdu, ces Danaïdes en retard font tout pour le rattraper. Elles peignent, elles gravent, elles sculptent à tour de bras. Et aujourd'hui, quand vous apercevez une dame glissant discrètement un petit papier dans la main d'un monsieur, soyez sûr que ce n'est pas un poulet : c'est un manuscrit.

Malheureusement, si nous nous sommes tous réjouis à cette superbe éclosion de tant de talents insoupçonnés, ne nous dissimulons pas que les nouvelles générations prennent moins bien l'avenir.

Les jeunes filles du monde se désolent de rencontrer partout les beaux-arts encombrés par leurs devancières. Elles cherchent un autre débouché. Il ne leur demeure guère que le théâtre. Si l'une d'entre elles leur en ouvre les portes, elles s'y engouffrent en foule. Et pour empêcher ce cataclysme moral, qu'on ne compte pas sur les préjugés de caste ou les antiques principes.

Certes, dans les commencements, il se présente des résistances et des objections. Mais les anciennes générations bourgeoises ne sont pas de force à lutter avec les nouvelles. Rappelez-vous toutes les choses qui, il y a peu d'années encore, étaient réputées « mauvaises genre » et dont aujourd'hui personne ne se formalise. Pour le théâtre comme pour le reste, si les filles veulent, fatalement les parents céderont.

Après Mlle Clarens c'en sera une autre, après celle-là une troisième. Et un beau jour nous trouverons tout naturel de voir des mamans cousues menant leurs demoiselles à la répétition d'une heure pour le quart, comme elles les conduisaient jadis aux cours de la Sorbonne ou aux théâtres du Palais-Royal.

Il est évident que nous voilà loin des idées de Mme de Maintenon sur l'éducation des filles. Et tout de suite d'instinct on songe aux affreux dangers qui vont assaillir les pauvres petites débutantes de bonne famille.

Vous connaissez trop ces périls pour que j'y insiste. Dumas père les a résumés dans une scène célèbre de *Kean* ou *Désordre et Génie*.

Ils sont réels, indéniables. Pourtant, dans le cas qui nous occupe, il ne faudrait pas se les exagérer.

Assurément le théâtre n'a jamais été une école de moralité ni un lieu de délices. Une femme qui s'y hasarde sans nom, sans argent, sans appui s'y verra presque sûrement aux pires déboires. Mais reconnaissons qu'une demoiselle de bonne famille est autrement armée contre ces embûches.

On se demande même ce qui pourrait avoir pris sur elle. Avec sa fortune, la pénible question des toilettes ne l'inquiétera guère. L'usage du monde, le sentiment de sa dignité lui ont enseigné de longue date ce qu'à certains moments il convenait de ne pas voir ou de ne pas entendre. L'espèce de défi qu'elle lance en abordant la rampe et la grosse publicité qui s'ensuit constituent une prime suffisante pour que les directeurs n'en réclament pas plus. Enfin, quant aux satyres dont, à en croire Dumas, sont peuplées les coulisses et les rédactions, je doute que ces monstres s'attaqueraient à une jeune fille disposant généralement, pour la défendre, soit d'un père valide soit d'un frère bien bâti.

A y réfléchir, comme on voit, les risques des futures débutantes apparaissent infiniment diminués. Mais je n'en dirais pas autant pour ce qui concerne les parents de ces demoiselles. Selon moi, dans l'épidémie théâtrale qui menace les familles, ce seront eux les vraies victimes.

Appartenir à la haute bourgeoisie, n'avoir jamais fréquenté que les sociétés correctes des salons et des clubs, puis brusquement être précipité dans la rude familiarité des coulisses, tuteuré par les directeurs, bousculé par les régisseurs, rembarqué par les machinistes, c'est tout de même un changement de climat un peu vil.

Quoique les gens du monde aient la spécialité de se montrer toujours à l'aise dans toutes les situations, il y en a cependant comme celle-ci où le manque de préparation se fait cruellement sentir. Meilhac nous a tracé un personnage délicieux, le comte Escarbanon qui précieusement se trouve soumis à semblable épreuve : « La qualité maîtresse des hommes supérieurs, déclare Escarbanon, c'est de savoir changer de ton selon le milieu. Je suis ici sur les planches d'un petit théâtre : je vais prendre le ton de l'endroit. » Mais Escarbanon n'est pas père de famille. Il n'a pas, dans la loge voisine, sa fille qui s'apprête à entrer en scène. Il est libre de responsabilités.

Pour porter les leurs, au contraire, que de tact, d'adresse, de bonne grâce il faudra chez les parents des étoiles mondaines. Trop de surveillance serait nuisible. Mais l'excès de complaisance offre aussi ses inconvénients. Il s'agira de garder la juste mesure, d'éviter simultanément le ridicule de Gêronte et celui de M. Cardinal. Puis, une fois ce problème résolu, mille autres questions délicates surgiront : rapports avec le directeur et ses subalternes, rapports avec les ascendants des diverses actrices de la troupe, rapports avec le secrétaire général, avec la presse, avec le concierge, — et, toujours d'après le même principe de modération, en se tenant à égale distance de la faiblesse qui autorise les impertinences et de la morgue qui attire les hostilités. Bref, tout un apprentissage à faire, tout un code à improviser.

La tâche de ces précurseurs va être sévère. Ils méritent donc notre bienveillance, et aussi notre attention. Désormais ayons l'œil sur eux. Ils sont en train de créer un protocole, une tradition — et qui sait ? peut-être même un type.

Fernand Vandérem.

LA VIE HORS PARIS

Autour du Lavandou

Les Parisiens qui sont allés, l'autre semaine, rendre au maître Rey le suprême hommage, furent tous charmés par le Lavandou dont la douce et pure lumière enchante les rives heureuses.

En vérité, le décor est admirable. Du Lavandou au cap Benat, une vaste baie sinueuse avec grâces, où vont, papillons capricieux, des barques agiles ; en face, les îles d'Or — île du Levant, Port-Cros, Bagan — découpent leurs silhouettes bleutées dans un miroir qui scintille, vibre, jette ses éclats de diamant ; à droite, la terre se déroule en plaines où la vigne se plait, en coteaux où le mimosa fleurit, en collines où prospère le chène-lévrier. Le paysage est calme, pittoresque, grandiose.

Reyer et le peintre Charles Cazin l'avaient découvert un jour que le hasard d'une excursion les conduisit au Lavandou. L'endroit les enchanta si bien l'un et l'autre qu'ils s'y fixèrent. Les deux amis, pendant de longues années, menèrent côte à côte la plus agréable des existences hivernales.

Le Lavandou est devenu, depuis lors, un de ces coins de la Côte d'Azur qui sont comme des quartiers du Tout-Paris qui hivernent.

Aussi, à un moment donné, Paris n'est plus Paris, il est sur la Côte d'Azur. Car, d'Hyères à Menton, en cette saison, tout le long de la rive, des noms illustres ou connus retiennent votre attention.

M. Paul Bourget hivernait volontiers à Costebelle, le docteur Richet à Carqueiranne, le président Magnaud à Saint-Clair, tout à côté du Lavandou. Sa villa ouvre d'un côté sur la route, et de l'autre sur la mer. Elle plonge

même dans la mer. Son propriétaire l'a baptisée : « la Dernière Etape », sans doute parce que c'est là que le célèbre président, revenu de la vaine politique et de ses misères, veut aimer, vivre et mourir. On ne comprend donc pas pourquoi un mauvais plaisant effaçait l'E de « Etape » et transformait le nom de la maison en « Dernière Tape ».

Un peu plus loin, au Dattier, le géographe Foncin a planté sa maison au sommet d'une colline d'où la vue va à l'infini sur la mer et, par les journées limpides, atteint même la Corse. A droite et à gauche s'allonge le rivage tout dentelé. Du côté de l'Italie, le regard touche jusqu'aux monts neigeux du Piémont.

La générale Marguerite affectionne Cavalaire, bien abrité, paisible, avec ses promenades magnifiques. M. Emile Ollivier, depuis de longues années, demeure fidèle à Saint-Tropez. C'est là également que le peintre Signac « confettise » ses toiles impressionnistes et que M. John-Antoine Nau, premier lauréat de l'Académie Goncourt, cultive des fleurs, s'adonne parfois à la pêche, cisèle des vers, ou extrait des proses laborieuses et tourmentées, un peu à l'instar de Jean Lombard.

Avant d'entrer dans les honneurs officiels, Carollus-Duran fréquentait sa villa de Saint-Aygulf. Il s'y arrêtait encore avec joie lorsqu'il se rend de Rome à Paris par les rives méditerranéennes.

Mais voici que nous passons du sauvage littoral des Maures au littoral plus policé, au Grand Littoral.

C'est Saint-Raphaël qui est le point de démarcation. Cette petite ville moderne, qui a vaincu la vieille cité de Fréjus, s'honore de posséder M. Jean Aicard, comme elle fut glorieuse de posséder autrefois Alphonse Karr. Et même, « Maisonclose », jadis bien existait toujours. Dans cette ville, souvent luttée par le vent, M. Octave Uzanne ne se déplaçait pas.

M. Georges Leygues a installé ses pénates d'hiver entre Boulogne et le Dramont. Au delà du Dramont, un peu avant d'arriver à Agay, vous rencontrez la villa de M. Maurice Donnay et celle de Mlle Polaire. Ce voisinage de l'Académie française et du théâtre léger aurait certainement ravi le malicieux Renan.

Non loin de là, à Anthéor, réside heureusement le théâtre grave et sérieux C'est M. Briens, on le devine, qui le représente. Villa Blanchette, assise sur les rochers rouges de l'Estérel, se mire dans les flots d'une jolie crique.

Cannes appartient de tradition aux Anglais et aux Russes. Maupassant, toutefois, lui gardait une dévotion, et aujourd'hui, c'est le sculpteur Denys Puech qui préfère cette station à toutes les autres.

Faisons maintenant un crochet dans les terres et montons à Grasse, posée en nid d'aigle au flanc d'une colline. Du cours Fragonard, le regard découvre la mer, toujours un peu perdue dans la brume. Aussi bien, ce n'est pas le spectacle le plus intéressant. Ce qui est beau, ce sont ces collines et ces montagnes qui, à droite et à gauche, s'étagent les unes sur les autres, semblent se bousculer, avancer, reculer, les unes boisées, les autres dénudées, d'autres couronnées de neige.

Ce qui est beau encore, c'est cette plaine qui s'étale des pieds de Grasse à Plan-de-Grasse, plaine protégée de tous côtés, et qui produit ces jasmains, ces violettes, ces œillets, ces fleurs d'orange bientôt transformés en essences rares et en parfums. M. Maurice Maeterlinck a décrit les avatars de ces fleurs en des proses savantes et lyriques, précisément publiées jadis dans le *Figaro*. Il est naturel que, chaque hiver, ces fleurs l'attirent et le gardent.

En descendant de Grasse nous filons sur Antibes, chez autrefois à Paul Arène, et où Paul Marguerite chevauait par les routes blanches avant de donner ses préférences, par amitié pour les Rosny, à la « Côte d'Argent ».

Nous voici enfin à Nice-la-Belle. Sardou y était seigneur, sur le mont Borne, d'une sorte de château fort ; Marcellin Desboutin y possédait une maisonnette, Jean Lorrain un appartement. Ziem y peint encore dans un vaste atelier des Venises de pourpre et d'or.

Beaucoup a pour père Marlinoni et M. Gordon Bennett. Le roi des Belges c'est la Providence du Cap Ferrat. A Saint-Jean, la villa Rouvier ouvre ses portes lorsque la jalouse politique laisse des loisirs à son propriétaire. Saint-Saëns et Massenet sont souvent les hôtes du prince de Monaco. A Monte-Carlo, on voit sans cesse défilé des visages du Tout-Paris.

L'impératrice Eugénie promène sa belle et blanche vieillesse dans les pins du Cap-Martin.

Et nous voilà au terme de notre voyage, ayant oublié bien des noms et passé de fort beaux endroits !

Jacques Daurelle.

Échos

La Température

Le temps est encore très beau, mais la température s'est beaucoup abaissée : les minima observés hier à Paris, dans la matinée, étaient de 5° à 7° 3 au-dessous de zéro ; en banlieue et en ville, vers sept heures, on notait 6° au-dessous et 3° au-dessus seulement l'après-midi. La pression barométrique atteignait à midi 772^{mm} 6. Une aile de forte pression s'étendait hier matin sur toute l'Europe ; on notait 773^{mm} en Bretagne.

On signale des pluies dans le sud de la France et en Algérie ; il a plu surtout à Perpignan, à Orlans, à Amale et à Toulouse. La mer est encore très houleuse en Provence.

La température, en baisse dans nos régions, a monté en Bretagne.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 1° à Boulogne et au cap Béarn, 2° à Dunkerque, à Marseille et à Perpignan, 3° à Brest et à Lorient, 5° à Ouessant, 7° à Orlans, 8° à Alger.

Au-dessous de zéro : 0° 2 à Toulouse, 1° à Lille d'Aix et à Certe, 2° à Nantes, 3° au Mans, à Limoges et à Clermont, 4° à Lyon et à Bordeaux, 8° à Nancy, 9° à Besançon, 17° au pic du Midi.

En France, le temps va rester beau et froid. (La température du 26 janvier 1909 était, à Paris : 5° au-dessous de zéro le matin et 1°

au-dessus l'après-midi ; baromètre : 774^{mm} ; brouillard très épais.)

Monte-Carlo. — Température : midi, 20°. Temps splendide.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 15°.

Du New York Herald : A New-York : Temps nuageux. Température : maxima, 6° ; minima, 3°. Vent ouest, modéré.

A Londres : Temps beau, brumeux. Température : maxima, 5° ; minima, 1°. Vent nord-est, faible. Baromètre : 775^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 10°.

A Travers Paris

Le Président de la République a reçu hier après midi S. A. S. le prince de Monaco qui va quitter Paris prochainement et qui venait prendre congé de M. Fallières.

Les honneurs militaires ont été rendus par un régiment d'infanterie à Son Altesse sérénissime.

Le Prince et M. Fallières ont eu un long et cordial entretien, à l'issue duquel Son Altesse sérénissime a été reconduite avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Le Président de la République est allé, dans la soirée, rendre au prince de Monaco sa visite dans son hôtel de l'avenue du Trocadéro.

Le prince quittera Paris lundi après avoir assisté dimanche au dîner de la Mutualité que doit présider M. Loubet.

S. A. S. le prince de Monaco a eu la généreuse pensée d'envoyer son yacht *Princesse-Alice* porter en Italie les nombreux dons en nature qui ont été recueillis dans la principauté pour les sinistrés de la Calabre et de la Sicile au cours des souscriptions ouvertes, sous le patronage du Prince, par les autorités monégasques et la colonie italienne. Le yacht *Princesse-Alice*, ayant à bord deux aides de camp du Prince et un représentant de la municipalité, a quitté hier le port de Monaco et se rend à Naples.

Au déjeuner de la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie, dont le président est M. Henry Roujon, de bonnes nouvelles étaient données hier de notre éminent collaborateur.

Très souffrant depuis le début de l'hiver, M. Henry Roujon était allé, pour quelques semaines, se reposer dans le Midi. Il est en ce moment à Saint-Jean-de-Luz et pourra dans très peu de temps — complètement rétabli — venir reprendre à l'Académie des beaux-arts ses occupations ordinaires et rendre au *Figaro* la brillante collaboration si justement attendue de nos lecteurs.

Enfin ! comme l'a si souvent réclamé notre collaborateur Frantz-Reichel, l'aéronautique et son enseignement pénètrent dans l'Université. M. le commandant Paul Renard, notre savant collaborateur, ancien sous-directeur de l'Etablissement central d'aéronautique militaire de Chalais-Meudon, a été autorisé à traiter dans un cours libre, à la Faculté des sciences, des « Principes généraux en aéronautique et l'Aérostation ». Il ouvrira son cours aujourd'hui, à cinq heures et demie, dans l'amphithéâtre Cauchy, et le continuera tous les mercredis.

Le cinquantenaire de naissance de l'empereur Guillaume II, que l'Allemagne célèbre aujourd'hui même, appelle l'attention sur l'âge des souverains et chefs d'Etat actuels, et on publie à ce propos une statistique que la galanderie eût tout au moins dû épargner aux souverains.

Nous nous bornerons ici à une petite constatation qu'avait faite S. M. Edouard VII lui-même, lors de son dernier passage à Paris, et qui est assez piquante : c'est que le roi d'Angleterre et M. Fallières ont, à soixante-douze heures près, le même âge.

Le futur Président de la République naquit, en effet, le 6 novembre 1841, trois jours exactement avant le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, né le 9 novembre 1841.

L'entente cordiale existait déjà d'ailleurs, nous disait hier un vieux diplomate, et c'est à croire qu'ils s'étaient donné le mot !

L'école française vient encore de remporter à l'étranger un succès des plus flatteurs.

Le gouvernement brésilien avait ouvert, pour la construction d'un de ses palais officiels un concours entre tous les architectes du monde entier, concours auquel avaient pris part une soixantaine de candidats de toute nationalité, mais pour la plupart Allemands.

Le jury vient de choisir parmi les envois celui d'un architecte parisien, M. Rey, qui fut, on s'en souvient sans doute, le lauréat du concours ouvert il y a quelques années pour la construction des immeubles de la fondation Rothschild.

Les duels.

A la suite d'un différend d'ordre privé, un duel au pistolet a eu lieu hier au Parc-des-Princes entre M. le docteur Devillers et M. Pierre Perrier. L'un et l'autre comptent parmi nos champions les plus réputés du tir au pistolet, et l'on pouvait craindre une issue fatale. Très heureusement il n'en fut rien. Deux balles ont été échangées. M. le docteur Devillers a été atteint à la cuisse d'une blessure qui sera très promptement guérie.

Les frères Galletto Fortunato annoncent que pour procurer du lait frais à leurs concitoyens, ils iront par la ville, tous les matins, avec leur troupeau de chèvres. Plus loin on lit : Giacomo di Pasquale a ouvert sur la place du Collège un débit de vins en gros et en détail, et une « cuisine de famille » où on

et Paul Déroulède représentaient le docteur Devillers.

M. Alexandre Catargi, blessé avant-hier dans sa rencontre au pistolet avec le prince Sourdza, a été transporté, après le duel, à la maison de santé de la rue Bizet.

Hier soir, les docteurs Landowski et Gosset ont rédigé ce bulletin : « Température normale. Pouls à 84. Etat satisfaisant. »

On peut donc considérer que M. Alexandre Catargi — à moins de complications imprévues — est hors de danger.

BILLET

à Joséphine, négresse discrète

Je n'ai connu, dans mon malheur, Que l'amitié d'une négresse,

eût pu chanter sur l'air d'une romance fautive, il y a quelques mois, le président Castro. Le président Castro n'a pas de chance : cette amitié lui échappe aujourd'hui. Prise de nostalgie subite, et peut-être aussi pour d'autres mystérieuses raisons que nous ne savons pas, vous avez, mademoiselle, tiré votre révérence au maître. De Pauline, hier soir, un paquebot vous ramenait chez vous. Castro n'était plus qu'un souverain sans sujets ; le voilà, en outre, sans domestiques, puisque son valet de chambre Raphaël, ayant à choisir entre vous et lui, n'a pas hésité une minute... Il a suivi Joséphine, et nous l'en félicitons.

Nous l'en félicitons, parce que vous nous semblez être une personne gentille et toute pleine de cœur. A Bordeaux, des journalistes vous assaillent des plus indiscrètes questions : « Que devient Castro ? Resterait-il longtemps à Berlin ? Tenterait-il de retourner dans son pays ? »

Que de choses, en effet, vous devez savoir, mademoiselle, dont la révélation eût suffi à faire de vous, en quelques instants, une servante aussi célèbre, pour le moins, que notre Mariette Wolff ! Vous avez dédaigné cette gloire. Vous avez donné poliment à la presse des réponses vagues ; sur les questions essentielles, vous vous êtes tue.

Les femmes de chambre de chez nous eussent été, je crois, plus bavardes. Mademoiselle, tous nos compliments ; je ne pense pas qu'il y ait, dans le monde des domestiques, beaucoup de blanches qui valaient une noire telle que vous. — S.

Si vous voulez vous guérir des rhumes, toux, bronchites, catarrhes et de toutes les maladies de la poitrine et des voies respiratoires ; si vous voulez éviter la grippe et vous préserver de ses suites et complications ; si vous voulez fortifier vos bronches, vos poumons et votre estomac, prenez à chaque repas, en mangeant, deux Gouttes Livoniennes de Trouette-Perret.

C'est par erreur que nous avons annoncé pour aujourd'hui la première vente de l'admirable bibliothèque de feu M. Bérliac. La vente des livres modernes, parés d'incompréhensibles reliures, commencera le mercredi 3 février, sous la direction de M. André Desvignes. L'exposition à l'hôtel Drouot aura lieu le 2 février. Jusqu'au 30 janvier, les livres pourront être examinés chez l'expert Durel.

Une intéressante exposition réunit depuis quelques jours à Paris les conceptions diverses de nos carrossiers les plus en renom, en ce qui concerne le landaulet démontable.

Aussi pratique pour la ville que pour la campagne, ce type de voiture répond à tous les besoins.

Les modèles dont nous parlons sont montés sur châssis Mercedes 1909 et forment, au Mercedes-Palace des Champs-Élysées, l'ensemble le plus séduisant et le plus instructif qui soit.

Hors Paris

Sur les ruines de Messine, la vie reprend déjà. Grâce à l'heureuse initiative de M. Micheli, député de Parme, une ville rudimentaire s'élève. Bien plus, un journal a été créé, avec des caractères d'imprimerie trouvés dans les décombres et une machine à bras.

Nous avons reçu un exemplaire de ce journal tiré sur deux pages : format, la grandeur d'un in-folio. Titre : *Ordini e Notizie*.

La première page est remplie par les ordres et les instructions du général Mazza, commandant militaire.

La deuxième page comprend les annonces, c'est la plus curieuse. La publicité sur des décombres !

Un grand carré, à gauche, en haut. On y lit : « Domenico Foti, cordonnier. » Il annonce qu'il reprend son commerce de chaussures dans une baraque, établie au quartier Saint-Martin. Il vante ses spécialités et ajoute que ses prix diffèrent toute concurrence. C'est d'une ironie macabre. Ses concurrents sont morts pour la plupart.

Autre carré à côté : On apprend l'ouverture d'un « salon » de coiffure. Le barbier espère que ses « anciens clients » lui reviendront ! Au-dessous, les frères Colalvi de Sante, marchands des quatre-saisons, comme nous disons à Paris, font savoir que chaque jour ils parcourent la ville (!) offrant dans leur voiture, à des prix modiques, choux-fleurs, radis, lentilles, fenouil, etc. Tous les matins, ils stationneront à huit heures sur la place Saint-Martin. C'est le premier quartier où on a élevé des baraquements.

Les frères Galletto Fortunato annoncent que pour procurer du lait frais à leurs concitoyens, ils iront par la ville, tous les matins, avec leur troupeau de chèvres. Plus loin on lit : Giacomo di Pasquale a ouvert sur la place du Collège un débit de vins en gros et en détail, et une « cuisine de famille » où on

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Nouvelles à la Main

L'impôt sur les étrangers.

Après des mesures qui font fuir les capitaux français à l'étranger, M. Caillaux en propose qui empêcheront les capitaux étrangers d'entrer en France. Eh ! bien comme ça, il y aura équilibre !

— Il y a en ce moment une grève de linotypistes.
— Durera-t-elle ?
— Eh ! eh ! où aurait-on du caractère, si ce n'est dans l'imprimerie ?— Par suite de cette grève, plusieurs journaux ont paru hier autographiés, c'est-à-dire avec une reproduction directe de l'écriture des auteurs.
— Quelle aubaine pour ceux qui écrivent illisiblement !— Le gouvernement a songé à faire remplacer les imprimeurs par des sergents de ville, mais il a craint...
— Quoi ?
— Une mauvaise impression.

Le Masque de Fer.

POUR LES VICTIMES D'ITALIE

Notre Souscription

Dix-neuvième liste des sommes reçues par le *Figaro* pour la Société de secours aux blessés :

Une Argentinière.....	30 »
René Cottin.....	30 »
M. W.-B.....	3 »
Mme Charles W.....	20 »
Mme Georges Sauvage, chef d'orchestre, sommes reçues dans les cours du XVII ^e arrondissement.....	406 75
Total.....	469 75
Listes précédentes.....	99.413 29
Total général.....	99.582 95

Fantaisies parisiennes

Les Deux Hommes

Deux hommes l'autre jour se croisent dans la rue... L'un sombre, inquiet, grave, et la mine bourru. Scrute du pied le sol, interroge le ciel, Et son air compassé paraît officiel.

L'autre, un sourire errant sur sa barbe blonde, Trahit le citadin le plus heureux du monde. De l'acier d'un canif, avec un geste sec, Il coupe son lard, puis en orne son bec. Mais devant l'homme gai, l'homme triste s'arrête, Lui demande du feu, flambe sa cigarette (Service qui se rend parfois entre passants) ; Puis, après un effort, — Je ne m'en vais pas sans Savoir à quoi tu dois une si belle mine !

laux, à la commission, à la Chambre pour équilibrer la réforme. On s'explique alors pourquoi M. le ministre des finances tient à réserver l'article 6 qui spécifie le taux des cédules : cela lui permettra d'en demander l'élévation, et comme la Chambre voudra, dans un intérêt électoral, faire aboutir quand même le projet, on procédera à un remaniement qui rendra l'impôt sur le revenu plus lourd et plus vexatoire.

Mais il importe, puisqu'il en est temps encore, de mettre les représentants du pays en face des réalités.

Le jour viendra, et il est proche, où les contribuables apprendront avec stupeur l'application du système de la progression appliquée d'abord dans la cédule, puis dans l'impôt complémentaire, le fisc arrivera à demander au cultivateur jusqu'à 24 et 30 0/0 de son revenu, et à l'industriel jusqu'à 47 0/0.

En veut-on la preuve ?

Le cultivateur se trouvera en face des taxes suivantes :

1° Sur son foncier, 4 0/0 ;

2° Sur ses prétendus bénéfices agricoles, 3 2/0 ;

3° Sur ces deux revenus cumulés, impôt complémentaire, 5 0/0.

Soit 12 2 0/0 comme impôt d'Etat. Puis les centimes additionnels, communaux et départementaux, viendront s'ajouter à ces 12 2 0/0.

A l'heure actuelle, le produit de ces centimes pour le foncier non bâti est de 165 millions, au regard du principal de l'Etat qui n'est que de 146 millions. C'est dire que les centimes communaux et départementaux prélèvent une part d'impôt supérieure à celle de l'Etat, du moins dans la cédule agricole.

Si donc, demain, l'Etat à lui tout seul prélève déjà 12 2 0/0, les communes pourront prélever de leur côté, pour boucher leurs budgets, jusqu'à 18 0/0, ce qui fera au total 30 0/0, presque le tiers du revenu.

Et en admettant que le législateur limite les prétentions des départements et des communes, il ne pourra néanmoins les empêcher de prélever une part égale à celle de l'Etat, ce qui fera encore du 25-0/0, soit le quart du revenu.

Et voilà le merveilleux système qui devait assurer aux agriculteurs des dégrèvements fantastiques !

Les industriels et les commerçants seront un peu moins maltraités.

Ils payeront :

1° Sur le revenu commercial, 3 50 0/0

2° Sur le même revenu comme impôt complémentaire, 5 0/0

Total, 8 50 0/0

3° Centimes départementaux et communaux, au moins égaux au principal, 8 50 0/0

En tout, 17 0/0

Oh le bel impôt démocratique, le bel impôt républicain ! Denys, l'ancien, tyran de Syracuse, n'eût pas rêvé mieux !

Voulez-vous en sommes. La Chambre, ou du moins la majorité, ignore cette situation ou feignait de l'ignorer.

Cela ne lui sera plus possible maintenant.

Il manque quatre-vingt-trois millions, dans l'état actuel de la discussion, pour équilibrer la réforme.

Qu'a-t-on les prendre ? A qui va-t-on les demander ?

A l'impôt complémentaire ? Soit. Mais la Chambre sait maintenant jusqu'à quels taux vont s'élever les prélèvements du fisc sur l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Les membres de la majorité ne nous en voudront pas trop de leur faire observer que les agriculteurs, les commerçants et les industriels ont un droit de vote égal à celui du citoyen privilégié qui ne doit plus payer d'impôt.

Auguste Avril.

Le Monde & la Ville

SALONS

Le roi de Grèce a donné un dîner en l'honneur de M. de la Boullinière, ministre de France à Athènes. Tout le personnel de la légation y assistait.

M. de la Boullinière portait le grand-croix de l'Ordre du Sauveur, qui lui avait été conféré avant le dîner.

Demain un grand bal sera donné par le prince héritier.

La comtesse François de Sonis, née Stolypine, a donné un dîner suivi de bridge dans ses salons de l'avenue Kléber. Parmi les convives :

M. de Nélidow, ambassadeur de Russie, prince Woronicki, princesse de Lysar, et sa fille, la comtesse de Lysar, comte et comtesse Nostitz, M. et Mme Nélidow, comtesse de Boigne, comte et comtesse de Gabrice, prince et princesse Bessco, prince Cantacuzène, comte et comtesse de Lense, marquis de Nédonchel, etc.

Très jolie sauteuse blanche, dimanche dernier, au Washington-Palace. Parmi les bostonneuses :

Miles du Chayla, de Hédonville, de Canisy, de Saint-James, de Mity, de Nioc, Saint-Paul, de Beaujeu, d'Autourche, de Maury, de Meuville, de Marisy, de Grancey, de Morny, de Montjouis, etc.

Les bostonneuses étaient :

Contés J. de Louvencoeur, de Mity, d'Aigny, J. de Montbron, d'Etchegoyen, de Loubens, J. de Douglas, de Jouvencel, de Courson, de Puyfontaine, B. et E. de Pierrefort, marquis de Morny, baron de Ladouette, vicomte de la Villegarde, MM. A. de Nélidow, Goury du Roslan, de Juge, Gallard, etc.

Les réceptions des jadis chez Mme Edouard Colonne sont toujours des plus brillantes. L'éminent professeur fait entendre chaque fois quelques-unes de ses meilleures élèves.

Jeudi dernier, un public élégant se trouvait réuni, dans le joli hôtel de la rue Louis David, pour applaudir la comtesse Skarbek, jeune cantatrice polonaise douée d'une voix et d'un tempérament remarquables, dans des mélodies de Duparc, des chansons tchèques et polonaises, dont une redemandée quatre fois de suite. Au milieu d'un grand enthousiasme, la comtesse Greffulhe donna le signal des applaudissements.

Très fêtée aussi la gracieuse pianiste danoise, Mlle Gerda Magnus, dans des œuvres de Mozart, Saint-Saëns, Raff et Debussy.

La comtesse de Limburg-Stirum sera chez elle les lundis de février, après quatre heures, dans ses salons de la rue des Belles-Feuilles.

Mme Maurice Gallet, la grande cantatrice mondaine, donne trois soirées musicales, dimanche 28 janvier, le samedi 6 et le vendredi 19 février.

A la première matinée on entendra Mme Marguerite Long, professeur au Conservatoire ; M. Hayot, le maître Gabriel Fauré.

La maîtresse de la maison qui chantera la *Bien aimée*, de Beethoven et des mélodies de Fauré.

Ce sera un vrai régal artistique.

M. Paul Daumont annonce une soirée de musique et de comédie le mardi 2 février.

à dix heures, dans son hôtel de la rue Compiègne.

Mme Edgard Stern recevra les mercredi soir, 3 et 10 février.

Mme Georges Mallet donnera dimanche prochain, en son château du Bois-du-Rocher, une fête musicale.

On y entendra le célèbre pianiste Léon Delafosse.

Très brillantes et très suivies les représentations du nouveau spectacle du théâtre des Capucines où s'affirme chaque soir le succès de la spirituelle comédie de M. Michel Provins, le *Médecin du cœur*, et de l'amusante revue de Rip, *O Gué ! L'an neuf !*

Reconnu, ces soirs derniers, dans l'élégante assistance :

LL. AA. SS. prince et princesse de Colloged-Mannfeld, M. et Mme de Anchoyena, général Valabréque, vicomtesse de Contades, baron et baronne de Dorlodot, comte et comtesse de Nioc, comte et comtesse Recopé, baron de Saint-James, prince Galitzin, comte de Luppé, MM. Froment-Meurice, Luchaire d'Azay, d'Almeida, de Gamonde, Dutillieu, de Mirmont, de Villeroi, du Tillet, comte de Ganay, M. et Mme Alexandre Duval, comte de Lagrange, M. et Mme de Mazirou, comte Stembok-Fernon, MM. Fould, Hottinguer, Pozzi, Richtenberg, M. et Mme de Benardaky, Mmes Dalmagne, d'Alay, Raffard, Lebaudy, M. et Mme Worms, MM. Victor, de Lamoignon, de Lamoignon, de Lamoignon, de Chaligny, de Saint-M, M. et Mme Hauteville, comte de Benvouloir, chevalier Trezza de Musella, prince Colonna, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDIAUX

L'ancien ministre des affaires étrangères de Danemark et la comtesse de Raben-Levetzau, après avoir assisté à Berlin au mariage de Mlle Hegemann-Lindencrone, leur belle-sœur et sœur, sont venus passer une quinzaine de jours à Paris avant de se rendre dans le midi.

Nous sommes heureux d'apprendre que l'état de santé de M. André de Fouquières ne donne plus aucune inquiétude ; mais sa convalescence sera assez longue.

M. Chéramy a fait avant-hier une intéressante conférence au Cercle international de la Française sur l'œuvre de Mme Lucie Faure-Goyau, accompagnée d'auditions artistiques et de gracieux concours de Mlle Mitzzy-Dalti, Mme Juliette Martin et M. Christian Schang, du Conservatoire, qui participèrent au grand succès de l'éminence officielle.

Reconnu dans l'élégante assistance :

Mmes la générale Martz, comtesse de Villodon, Mmes Alphonse Daudet, Charles Levadé, Auguste Dorchain, A. Thors, de Luy, G. Leandre, Wiener-Newton, Gabriele d'Annunzio, André La Maille, Esnoul Le Sénéchal, de Saint-Victor, M. et Mme de Villers, Stuart, etc.

Nous avons les meilleures nouvelles de M. Francis de Croisset qui, on le sait, a été opéré jeudi dernier de l'appendicite.

L'état du jeune et brillant auteur dramatique est aussi satisfaisant que possible, mais il ne pourra pas répondre avant quelques jours aux nombreux télégrammes et lettres qui sont venus rue Blomet apporter leurs sympathies au délicat poète de Chéribin.

Notre confrère égyptien, le cheikh Abou Naddara a célébré hier ses noces d'argent par une soirée musicale franco-ottomane.

On débuta par l'Hymne constitutionnel ottoman, paroles d'Abou Naddara, musique de Sabah Nisch, compositeur ottoman bien connu, ancien élève du Conservatoire de Paris. Les interprètes étaient : Mlle Wolf, violoniste, Mlle Nielsen, Trachsel, Liuguens, Czaczeltz, Mary, du Conservatoire ; Mmes Dossogne, Besson, Claudin et Bailly, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Cet hymne fut applaudi d'enthousiasme au cri de : « Vive la France ! Vive la Turquie ! » On a acclamé ensuite M. Sevadjan, le compositeur arménien, qui a eu beaucoup de succès en jouant ses œuvres au piano.

Même succès pour tous les autres interprètes.

MARIAGES

On célébrait demain, à Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage du comte François-Gaston Nisch, lieutenant au 14^e dragons, fils du général comte Nisch, avec Mlle de la Légion d'honneur, avec Mlle de Bryas, fille du comte de Bryas et de la comtesse née Gramont.

Au château d'Hannocelles a été béni, hier, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. Henri de Courcelles baron de Bianzio, avec Mlle Nicole de Moiréy, fille de l'ancien magistrat, et de Mme de Moiréy née de La Béguassière.

Cet hymne fut applaudi d'enthousiasme au cri de : « Vive la France ! Vive la Turquie ! »

On a acclamé ensuite M. Sevadjan, le compositeur arménien, qui a eu beaucoup de succès en jouant ses œuvres au piano.

Même succès pour tous les autres interprètes.

MARIAGES

On célébrait demain, à Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage du comte François-Gaston Nisch, lieutenant au 14^e dragons, fils du général comte Nisch, avec Mlle de la Légion d'honneur, avec Mlle de Bryas, fille du comte de Bryas et de la comtesse née Gramont.

Au château d'Hannocelles a été béni, hier, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. Henri de Courcelles baron de Bianzio, avec Mlle Nicole de Moiréy, fille de l'ancien magistrat, et de Mme de Moiréy née de La Béguassière.

Cet hymne fut applaudi d'enthousiasme au cri de : « Vive la France ! Vive la Turquie ! »

On a acclamé ensuite M. Sevadjan, le compositeur arménien, qui a eu beaucoup de succès en jouant ses œuvres au piano.

Même succès pour tous les autres interprètes.

MARIAGES

On célébrait demain, à Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage du comte François-Gaston Nisch, lieutenant au 14^e dragons, fils du général comte Nisch, avec Mlle de la Légion d'honneur, avec Mlle de Bryas, fille du comte de Bryas et de la comtesse née Gramont.

Au château d'Hannocelles a été béni, hier, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. Henri de Courcelles baron de Bianzio, avec Mlle Nicole de Moiréy, fille de l'ancien magistrat, et de Mme de Moiréy née de La Béguassière.

Cet hymne fut applaudi d'enthousiasme au cri de : « Vive la France ! Vive la Turquie ! »

On a acclamé ensuite M. Sevadjan, le compositeur arménien, qui a eu beaucoup de succès en jouant ses œuvres au piano.

Même succès pour tous les autres interprètes.

MARIAGES

On célébrait demain, à Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage du comte François-Gaston Nisch, lieutenant au 14^e dragons, fils du général comte Nisch, avec Mlle de la Légion d'honneur, avec Mlle de Bryas, fille du comte de Bryas et de la comtesse née Gramont.

Au château d'Hannocelles a été béni, hier, dans la plus stricte intimité, le mariage de M. Henri de Courcelles baron de Bianzio, avec Mlle Nicole de Moiréy, fille de l'ancien magistrat, et de Mme de Moiréy née de La Béguassière.

Cet hymne fut applaudi d'enthousiasme au cri de : « Vive la France ! Vive la Turquie ! »

On a acclamé ensuite M. Sevadjan, le compositeur arménien, qui a eu beaucoup de succès en jouant ses œuvres au piano.

Même succès pour tous les autres interprètes.

MARIAGES

On célébrait demain, à Saint-Pierre du Gros-Caillois, le mariage du comte François-Gaston Nisch, lieutenant au 14^e dragons, fils du général comte Nisch, avec Mlle de la Légion d'honneur, avec Mlle de Bryas, fille du comte de Bryas et de la comtesse née Gramont.

de vaisseau lors de la guerre de Crimée, il fit campagne sur le *Naïpolon*. Sa vaillance au bombardement de Sébastopol lui valut la croix de la Légion d'honneur.

Pendant la guerre d'Italie, il croisa dans l'Adriatique. Capitaine de vaisseau au moment de la guerre franco-allemande, il commanda, dès le début, le garde-côtes *Corbière*.

En 1875 lui fut donné le commandement du vaisseau *Magenta* qui, le 30 octobre de la même année, fut détruit en rade de Toulon par un incendie où l'on eut plusieurs victimes. Traduit devant un conseil de guerre, il fut acquitté.

Contre-amiral en 1879, il commanda la division volante d'instruction et ensuite la division de la mer des Indes, avec laquelle il fit des opérations de guerre à Madagascar.

M. Brisson, président du Conseil, lui confia, le 6 avril 1885, le portefeuille de la marine. Le 9 mai de cette même année, il fut promu vice-amiral. Le 2 juillet 1889, il passa à la retraite.

Les obsèques du vice-amiral Galibier se feront demain 28 courant, à dix heures, en l'église de la Madeleine, où l'on se réunira.

Selon la volonté du défunt, on est prié d'envoyer ni fleurs ni couronnes.

Après la cérémonie religieuse, le corps sera transporté à Castres (Tarn), où aura lieu l'inhumation.

Nous apprenons la mort : — Du marquis de Salvert-Bellenave, ancien directeur des constructions navales à Toulon. Ses obsèques seront célébrées ce matin, à dix heures, au château d'Attignat (Ain) ; — De la baronne de Venancourt, née de Cornette de Venancourt, veuve d'un magistrat très distingué et mère du baron de Venancourt et de Mme de Venancourt, ancienne supérieure des Dames de la Présentation, à Montauban. Ses obsèques ont été célébrées hier à Bordeaux, en l'église Saint-Seurin ; — Du comte Martinet, dernier représentant d'une ancienne famille du Morvan dont fut issu le général Martinet, l'organisateur de l'infanterie sous Louis XIV, décédé au château de Vivey (Haute-Marne), à l'âge de soixante-quatre ans. Engagé en 1870 à l'armée de la Loire, le comte Martinet, après la guerre, entra dans la magistrature. Juge à Château-Thierry, il fut, sous le ministère de Broglie, nommé sous-préfet de Sartène (Corse). Il démissionna lors de la démission du maréchal de Mac Mahon ; — De M. Edmond Schmidt, procureur de la République à Hazebrouck (Nord), décédé à Nancy où il se trouvait en congé de son poste ; — De Mmes *Caroline de Weingarten*, née Grasselli, veuve du colonel de l'armée autrichienne, décédée à Constantine à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle était la belle-mère du baron de Goeler, du baron d'Ehrenberg et du comte de Donnau.

Ferrari.

COURRIER DE NICE

L'Exposition Félix Ziem

(De notre correspondant particulier)

Nice, 25 janvier.

Nice, cité du soleil, vient de fêter Félix Ziem, poète de la lumière. Le club « l'Artiste », qui tient une place considérable dans la vie élégante et mondaine du littoral, se pique d'honneur de justifier son titre, en apportant dans le tourbillon des plaisirs et des fêtes une note bien personnelle d'art et de beauté.

Nul n'a oublié l'exposition des œuvres de Fragonard, que « l'Artiste » organisa il y a deux ans et qui eut un grand retentissement. Aujourd'hui, c'est Félix Ziem, maître vivant et glorieux, qui a les honneurs de la grande salle des Fêtes, avec une centaine de toiles, qui chantent comme des gammes de clarté.

C'est par une radieuse après-midi, toute baignée de soleil, que l'exposition a été inaugurée en présence du maître, portant allègrement ses quatre-vingt-huit ans, et de Mme Félix Ziem, dont l'émotion était douce. Le cercle s'était paré comme aux plus grands jours pour fêter l'illustre vieillard et pour recevoir ses innombrables admirateurs.

Félix Ziem a été reçu à l'entrée des salons par M. Louis Gassin, président de l'Artiste, et premier adjoint au maire, ayant à ses côtés M. Sauvan, maire de Nice, sénateur des Alpes-Maritimes ; M. de Joly, préfet ; les membres de la Commission d'organisation et de nombreuses personnalités militaires et civiles. Il a été aussitôt conduit au fauteuil qui lui était réservé à l'entrée de la salle des Fêtes, où était massée une assistance aussi élégante que nombreuse.

Après de chaleureux souhaits de bienvenue du président, de charmantes artistes Mlle Marcelle Delhaye, Mlle André Barelly, du casino municipal ; Mlle Eugénie Buffet, la chanteuse populaire, ont dit au maître des poèmes inédits de trois membres du cercle, MM. Jean Régis, docteur Henry Bernal et le signataire de ces lignes. L'émotion de Ziem était si grande qu'il n'a pu retenir ses larmes.

Le maître, au bras de M. Louis Gassin, a pénétré ensuite dans la salle d'exposition, acclamé avec enthousiasme par toute l'assistance.

Ce fut une minute inoubliable de grandeur et de sérénité. Il passa devant ses œuvres, les commentant d'un mot, évoquant ses souvenirs avec une merveilleuse précision de mémoire.

Les œuvres exposées sont au nombre de 73. Elles ont été prêtées par de riches collectionneurs et par les musées de Rouen et de Marseille. La collection de Mme Serrel, de Nice, a fourni cinq pièces : une Vue du Bosphore, avec Constantinople enveloppé au loin dans un brouillard d'or ; deux Venise, un curieux dessin de jeunesse montrant la Corniche de Marseille. M. J. Lambert, de Nice, a fait un généreux envoi : cinq Venise, le *Port de Chioggia*, un magnifique soleil de plein midi sur le Grand Canal et un pittoresque disque de soleil levant sur Santa Maria della Salute.

M. Georges Bernheim est représenté par l'envoi d'un poétique clair de lune sur le Grand Canal, et M. Georges Petit par un paysage de Hollande, *Bords de l'Escaut*. Le musée de Marseille a prêté une merveille : le *Vieux Port*, tout grouillant de vie. Puis, ce sont des voiles blanches, des voiles sur l'Adriatique, des vues de Constantinople, d'Égypte, de Turquie d'Asie, des paysages charmants des Camargues, des Martigues, cette curieuse Venise provençale, coin de prédilection du maître, des toiles sur Antibes, Cagnes, Nice, Toulon, des Laveuses, des bouquets de roses de Nice, de la collection de Mme Félix Ziem. Toutes ces richesses ont été généreusement prêtées par MM. Adolphe Buisson, L. Violet, Haupère, Paul, Fournel, Lachenal, James d'Okhuysen et bien d'autres.

Le Maître s'est dressé lui-même de quatre toiles inconnues et très curieuses : un *Saint-Marc de Venise*, aquarelle exécutée pendant la dernière année de l'occupation autrichienne ; la *Salute à Venise*, grand dessin rehaussé, de 1852 ; une vue d'ensemble de Venise, à cinq heures du soir, dessin de 1851, et le *Port Saint-Georges de Venise*, pris en décembre 1850.

Ce rapide aperçu suffit à préciser l'importance de l'exposition.

Dans un article, le *Times* dit que l'approbation donnée par le Socratie à la mobilisation d'une division bulgare ne sera pas ratifiée par l'Europe.

Le journal de Cité ne doute pas qu'une partie de l'opinion publique à Constantinople verrait avec plaisir réduire l'indemnité pécuniaire demandée par la Turquie, si la Bulgarie consentait à une rectification de frontière.

Mais aucune demande de rectification de frontière ne sera appuyée, même par les puissances les plus convaincues du droit de la Turquie à une indemnité pécuniaire.

Du côté de la Bulgarie comme du côté de la Turquie, on prétend ne mobiliser qu'en raison de l'activité militaire déployée de l'autre côté. Ceci est peut-être inévitable, mais c'est certainement déplorable.

Le *Times* espère que les puissances ne tarderont pas à employer leur influence à Constantinople et à Sofia, pour empêcher que l'on ne prenne des mesures propres à détruire les perspectives meilleures dont sir Edward Grey parlait mercredi dernier.

Le ministre de la guerre, général Zivkovitch, présentera à la Skoupchtina un projet de loi demandant de nouveaux crédits pour les préparatifs militaires.

Dans les couloirs de la Chambre, le bruit court que les crédits demandés, qui s'élèveraient à trois millions, seraient appliqués à des préparatifs de mobilisation. Depuis octobre, le ministère de la guerre a demandé à la Skoupchtina une somme totale de trente-trois millions et demi pour des armements extraordinaires.

Berlin, 26 janvier.

On télégraphie de Vienne à la *Vossische Zeitung* que l'haute personnalité diplomatique a déclaré au rédacteur en chef de la *Wiener Allgemeine Zeitung* : « L'état présent sur la frontière de la Save et de la Drina est insupportable ; il doit être modifié, avec ou sans guerre ; si la Serbie ne cède pas très prochainement, nous ferons la guerre. » — BONNEFOY.

Alger, 26 janvier.

L'ambassade française est arrivée à El-Kasar le 23 janvier. Elle a recueilli sur tout le parcours de nombreuses marques de sympathie et de respect.

On suppose qu'elle arrivera à Fez le 31 janvier.

Des lettres de Fez disent que le Roghi n'est plus guère qu'à huit ou dix heures de la capitale, où l'on est très inquiet de son approche.

Alger, 26 janvier.

On mande de Marnia que le Roghi marche sur Fez avec une force de mille cavaliers.

Londres, 26 janvier.

On télégraphie de La Haye au *Daily Telegraph* que les affaires des décrets de Casablanca viendraient probablement devant le tribunal de La Haye dans la troisième semaine de mai et que les débats dureront environ sept semaines.

Naufraques triomphants

New-York, 26 janvier.

Le capitaine et l'équipage du *Republic* viennent de débarquer.

tance et l'éclectisme de cette exposition, qui sera certainement un événement de la saison nicoise. Le produit des entrées est destiné à l'Orphelinat des Arts.

Comme précieux commentaire aux toiles exposées, on a placé sur les murs d'un salon contigu les feuilles détachées d'un fascicule du *Figaro illustré*, que notre éminent collaborateur M. Roger-Miles avait consacré, il y a quelques années, à l'œuvre glorieuse de Félix Ziem.

Fernand de Rocher.

A l'Etranger

DERNIÈRES NOUVELLES

La crise orientale

Constantinople, 26 janvier.

On n'est nullement ému, dans les cercles officiels, des préparatifs militaires de la Bulgarie qui, a déclaré le grand vizir aux ambassadeurs, n'ont aucune importance et auxquels la Turquie ne répondra pour le moment par aucune mesure spéciale.

On dit d'autre part que la Turquie n'a aucune intention de demander à la Bulgarie une cession de territoire et qu'elle est prête à accepter 12 millions de francs pour toute compensation de ses pertes matérielles, y compris l'indemnité pour le chemin de fer, et même à lui accorder un délai pour le cinquième de cette somme, les capacités financières actuelles de la Bulgarie étant estimées seulement à cent millions.

Sofia, 26 janvier.

Le gouvernement bulgare a envoyé ce soir aux représentants des grandes puissances une note conforme aux déclarations que le ministre des affaires étrangères a faites hier au Socratie sur les mesures militaires et sur leurs motifs.

Aucune autre mesure n'a été prise et le ministre de la guerre a donné l'ordre d'éviter à la frontière toute provocation, mais de repousser énergiquement toute agression éventuelle de la Turquie.

Philippople, 26 janvier.

Ce matin, après la messe, le 10^e régiment, caserné à Harkov, est parti en tenue de guerre pour la frontière turque.

Ce départ de troupes absorbe toute l'attention de la population. Il ne se fait plus d'affaires.

Andrinople, 26 janvier.

Les Turcs travaillent activement aux fortifications existantes en construisant de nouveaux retranchements.

MAIS...

Par ABEL FAIVRE



— Quelle voix admirable !
— Oui... mais avez-vous regardé ses pieds ?..

M. Théodore Reinach, que la loi conduisit au collectivisme. « En quoi réalise-t-elle la socialisation des moyens de production ? » Qu'il nous explique alors pourquoi les socialistes, qui ne sont pas des imbéciles, ont une telle hâte de la voter. M. Renoult n'ignore pas que la socialisation des moyens de production n'est que le corollaire de l'édifice collectiviste. Maçon imprudent, il en construit les bases.

M. Raiberli, mis en demeure, a répété que la peur amènerait l'évasion des capitaux, que l'impôt ne donnerait pas le produit qu'on en attend, et qu'on relèverait les taxes à un taux excessif qui atteindrait profondément les travailleurs. La preuve, c'est que la commission présente un amendement contre cette peur et propose de suspendre la vocation héréditaire jusqu'à l'envoi en possession de l'héritier. N'est-ce pas une atteinte au droit de propriété ?

De son côté, M. Siegfried maintient ses chiffres ; les valeurs mobilières paieront 22 pour 100.

Voulez-vous connaître la réponse de M. Caillex ? Elle est topique. Les valeurs mobilières paieront aujourd'hui 13 et 14 pour 100, sans compter la personne mobilière et les portes et fenêtres. Le nouvel impôt ne sera donc pas supérieur au taux actuel. C'est décevant, mais spécimen de confiscation, 22 pour 100 ! Méditez cela, buvez frais, et achetez de la rente !

La motion préjudicielle de M. Raiberli a été repoussée par 397 voix contre 135, et alors M. Jules Roche, qui ne se décourage jamais, a attaqué en face l'impôt complémentaire.

Le rapporteur ayant osé dire que ce champion vénérable était conforme aux principes de la Révolution française, l'orateur s'est d'abord attaché à démontrer, pièce en main, que c'était exactement le contraire de la vérité. Quelle a été la conception de la Révolution française en matière fiscale ? Elle a voulu bannir l'impôt personnel, établir l'impôt réel, un impôt fixe, indiscutable, qui ne fût ni progressif, ni inquisitorial.

Ouvrons ici une courte parenthèse. Si les partisans du projet étaient de bonne foi, ils diraient : « Eh bien ! oui, nous reconnaissons que la Révolution a fait cela, mais elle s'est trompée et nous voulons faire autre chose ! » Mais ce serait trop de franchise. Ils soutiendraient la piteuse histoire fiscale des assemblées révolutionnaires. Elle est édifiante cette histoire ! M. Jules Roche la continuera jeudi.

Malheureusement, les plus fortes leçons n'ont jamais prévalu contre l'or-

gueil des partis pris. Nous le verrons après-demain une fois de plus. L'admirable discours de M. Jules Roche a dû frapper beaucoup d'esprits. Il ne changera pas un oui en non.

C'est M. Maurice Berthelette qui a pré-

sidé cette intéressante séance où, d'un

bout à l'autre, le gouvernement a été

vaincu par la raison et victorieux par le

vote.

Pas-Perdus.

Autour de la politique

Le Conseil des ministres

Le Conseil des ministres s'est réuni hier matin à l'Élysée sous la présidence de M. Fallières.

Il s'est longuement occupé de la question des retraites ouvrières en vue de la conférence que MM. Clemenceau, Viviani et Cail-

laux doivent avoir aujourd'hui avec la commission sénatoriale.

Celle-ci, en effet, a demandé au gouvernement de lui donner son avis sur la question du versement immédiat ou échelonné de la contribution à imposer aux employeurs.

Un discours de M. Siegfried

M. Jules Siegfried, élu président du groupe de la gauche démocratique, a été installé hier. Il a prononcé un discours où nous relevons le passage suivant :

Notre groupe tient parmi les forces de gauche à la Chambre une place importante. Ennemis des surenchères démagogiques, que nous jugeons fatales à la République comme à la patrie, la révolution et l'internationalisme marquent pour nous à gauche une limite que nous ne voulons pas franchir. Par contre, avec non moins d'énergie, nous déclarons intangible l'œuvre législative des dix dernières années, et nous ne pouvons envisager aucun rapprochement avec ceux qui ne l'acceptent pas. Cette politique, traditionnelle dans notre groupe, nous l'affirmons une fois de plus, avec la même vigueur que par le passé.

M. Siegfried s'est ensuite prononcé au nom du groupe en faveur des retraites ouvrières et de l'impôt sur le revenu. Il entend, cependant, défendre le contribuable contre l'arbitraire, la vexation et les taxes excessives.

C'est tout ce que l'on demande à la gauche démocratique. Mais elle devrait se hâter de tenir parole.

L'amnistie

M. Lauraine a lu hier, à la commission de réforme judiciaire, son rapport sur le projet de loi relatif à l'amnistie.

La commission a maintenu ses conclusions antérieures appliquant l'amnistie aux faits de Draveil et à tous les autres faits de grève. Elle a rejeté un amendement de M. Georges Berry étendant l'amnistie aux infractions à la loi sur le repos hebdomadaire.

Les grandes commissions annuelles

Le Sénat, réuni dans ses bureaux, a nommé hier après midi les commissions de l'armée, de la marine et des chemins de fer dites grandes commissions.

Ont été élus :

Commission de l'armée. — MM. Alfred Mézières, Boudenoot, Guiller, Saint-Gemain, Baudin, Labbé, Waddington, Humbert, Noël, Le Chevalier, d'Alsace, de Freycinet, Bonnefoy-Sibour, Gervais, Gouzy, Honoré Leygue, Delpech. Commission de la marine. — MM. Genot, Rioteau, Teyssier, amiral de La Jaille, Lozé, Aimond, amiral de Cuverville, Deloche, Gaston Menier, Poinrier, Cuviniot, Peytral, Hugnet, Cabart-Danneville, Lemaire, Monis, Bidault. Commission des chemins de fer. — MM. Emile Labiche, Gacon, Philippe Berger, Destieux-Junca, Gautier, Antoine Perrier, Dufoussat, Lintilhac,

Ranson, Pedebidon, Trouillot, Bérard, Bepmale, Rambourg, Barbier, Bellestable, Ourac.

L'élevage du cheval français

Le groupe formé à la Chambre pour la défense des intérêts de l'élevage du cheval français avait obtenu du gouvernement pour l'administration de la guerre un crédit de 300,000 francs destiné à l'achat de chevaux de selle pour servir à la remonte.

Ce crédit ayant été affecté à l'alimentation des chevaux et non pas aux achats qui étaient la raison du crédit, le groupe, dans une réunion qu'il a tenue hier, a protesté énergiquement contre les agissements de l'administration et décidé d'envoyer une délégation auprès de M. Picquart, ministre de la guerre, afin de demander des explications sur le changement d'affectation d'un crédit obtenu par lui.

Auguste Avril.

Lettres d'une vieille Dame

UN PETIT PLAN

Petite, je suis contente. Je t'avais mal jugée : ton fiancé et toi, vous êtes des amours. La description que tu me donnes de l'appartement où vous irez nichier votre bonheur réjouit le cœur de la vieille bibelotière, de la vieille arrangeuse de logis que je ne puis cesser d'être. Te l'avouerai-je ? si, comme je l'ai craint un moment (à tort, je le vois et je te prie de me le pardonner) vous aviez jeté votre dévolu sur un de ces « bel appartement » à la mode nouvelle, j'étais capable de ne jamais mettre les pieds chez vous !

Enfin, tout est bien, petite, et tu auras les conseils que tu demandes ; mais à l'express condition que tu les suives ; sinon, rien. Je ne veux pas, quand j'aurai fini de me chauffer au bon soleil bleu du Var et que je rentrerai à Paris pour ton mariage, je ne veux pas avoir de reproches à t'adresser.

Tout cela, d'ailleurs, n'est question que de principes. Je t'initierai aux miens ; ce ne sont pas seulement les meilleurs, mais les seuls ; tu sauras, j'en suis sûre, les appliquer avec tact. Rassure-toi, je ne te ferai pas un cours complet, en cinquante leçons, de décoration intérieure. Je m'en tiendrai à l'essentiel. De l'importance qu'il faut attacher aux colorations des murs et des boiseries, de la méfiance qu'il faut pratiquer à l'égard des étoffes, des papiers peints, des tapis chargés d'ornements, du mariage des meubles anciens et des meubles modernes, du choix des bibelots et des objets usuels, de l'arrangement des fleurs ; voilà les points principaux sur lesquels j'appellerai ton attention. Les autres, nous les effleurons en passant, comme on respire un bouquet quand on passe près de lui.

Quel programme ! vas-tu t'écrier. Encore une fois, rassure-toi. Rien n'est plus simple. Ce n'est affaire que de bon sens, de proportions et d'harmonie. Qu'avant tout, tout se tienne et s'accorde, que chaque chose soit à sa place, joue le rôle qu'elle doit jouer dans l'ensemble, qu'aucune ne soit détournée de sa destination. Pas d'accumulation, pas de surcharge, pas d'encombrement ; le dilettantisme, l'amateurisme sont pleins de pièges très séduisants ; prends-y garde.

Envoie-moi tant de détails que tu pourras sur la disposition, l'orientation, le caractère des lieux, avec un petit plan. Nous pourrons, alors, causer utilement.

Delphine.

EXÉCUTION DE DANVERS

A CARPENTRAS

Se conformant à la volonté du Parlement — qui est aussi celle de la majorité du pays — M. Fallières vient d'autoriser une nouvelle exécution capitale. Entre quatre condamnés à mort, un à Paris, deux à Marseille, et un à Carpentras, il a choisi ce dernier comme le moins digne de pitié.

Rémy Danvers, en effet, était un professionnel du crime. Né à Zuytpeene, arrondissement d'Hazebrouck (Nord), il était le fils d'un forçat encore actuellement au bagne. A l'âge de vingt-deux ans, il avait déjà subi onze condamnations et il était déserteur des bataillons d'Afrique, lorsque au mois de mai 1907 il fut accepté comme valet de ferme par les époux Donat, fermiers à La Palud. Le 1^{er} février 1908, apprenant que ses patrons avaient reçu un coup de fusil, il tua d'abord Donat d'un coup de fusil, puis, malgré les supplications de la femme qui implorait à genoux sa pitié, il la tua également. Ceci fait, il empaqueta les cadavres dans une toile d'emballage et il les portait au Rhône pour les y jeter lorsqu'il fut surpris et arrêté.

Il fut condamné le 29 juillet à la peine capitale.

Cinq mois et demi s'étant écoulés depuis l'arrêt, Danvers croyait bien sa peine commuée. Il mangeait de bon appétit. Il engraisissait. Cependant, il y a quelques jours, ayant appris, on ne sait comment l'exécution de Béthune, il devint inquiet et quand, dans la nuit de dimanche à lundi, il entendit des rumeurs et des cris venant de la place d'Inguimbert, qui est en face de la prison, il s'en émut et demanda ce qui se passait. On lui répondit que c'étaient des masques qui se rendaient à un bal et il se rassura. Quand, lundi matin, son avocat, M^{re} Maurice Fabre, vint le visiter, il le trouva fort tranquille.

Cependant les bois de justice étaient arrivés. M. Anatole Deibler avait débarqué avec ses aides lundi à midi et demi à la gare, au milieu d'une foule de curieux qui, rompant les barrières, l'avaient forcé à se réfugier dans le bureau du chef de gare. On avait reçu d'Avignon, pour le service des Assises, un bataillon du 58^e de ligne et de Tarascon un escadron du 11^e hussards. Les mesures avaient été prises pour que l'exécution eût lieu le mardi matin.

Les instructions, données par M. Lefebvre, substitut du procureur de la République, portaient que la place serait complètement dégagée et que seules les personnes munies de cartes y auraient accès. Elles furent scrupuleusement observées, malgré les protestations des curieux accourus en foule et qui réclamaient par de violentes clameurs. Cette place n'est pas grande, d'ailleurs. Elle ne mesure que 400 mètres carrés et il a été facile de l'isoler.

Comme à Béthune, la guillotine avait été dressée tout près de la porte de la prison, à gauche, entre le mur et un des

grands arbres qui ombragent la place. De cette façon, le condamné, qui, en sortant, regarde tout naturellement en face de lui, ne voit rien et n'aperçoit l'instrument fatal qu'au moment où on le plaque sur la planche à bascule.

Dans la prison sont entrés MM. Gros, procureur de la République ; Lefebvre, substitut ; Delbarre, sous-préfet ; Verdale, juge d'instruction ; Barron, greffier ; de Clavel et Boyer, juges ; le docteur Marcellin, médecin de la prison ; l'abbé Perbet, vicaire de Saint-Siffrein, remplaçant l'aumônier malade, enfin M^{re} Fabre, le défenseur du condamné. A six heures vingt, on leur ouvre la porte de la cellule. Danvers est réveillé. La tête appuyée dans ses mains, il écoute le procureur qui, d'une voix émue, lui annonce le rejet de son recours en grâce, et, comme le sous-préfet l'engage à être courageux :

— Je le serai, répond-il ; d'ailleurs les cris du dehors m'avaient déjà prévenu.

Il se lève, boit un verre de rhum, trinque avec son défenseur et demande à entendre la messe. Pendant que l'abbé Perbet dit les prières, Danvers fume cigarette sur cigarette.

On passe dans le bureau du gardien-chef où on procède à la toilette. Elle est rapide, car les condamnés ont toujours d'avance les cheveux ras et on n'a besoin que d'échancrer le col de la chemise.

Pendant la toilette, Danvers récrimine : — La justice n'est pas juste en France, dit-il. Il y en a à qui on fait grâce et d'autres qui paient pour les coupables.

— Vous demandez bien pardon à Dieu et aux hommes de ce que vous avez fait ? lui demande l'abbé Perbet.

— Oui, répond Danvers.

Il est sept heures, la grande porte de la prison s'ouvre. Les magistrats sortent les premiers. Puis apparaissent le greffier, l'abbé Perbet et le condamné soutenu par deux aides. Danvers est livide, ses yeux égarés semblent chercher dans le lointain quelque chose d'inconnu. L'abbé Perbet l'embrasse ; les deux aides le font brusquement tourner sur place et le poussent sur la bascule. Deibler tire fortement la tête pour bien l'engager avant de rabattre la lunette. Puis on entend un coup sourd et la tête tombe. L'exécution a duré trente secondes.

A ce moment, des fenêtres qui donnent sur la place et des toits sur lesquels, malgré le temps brumeux et le vent glacé, sont grimpés d'obstinés curieux, partent quelques coups de sifflets. Mais ils n'ont aucun écho.

La tête réunie au corps dans le panier, le fourgon, escorté par les gendarmes à cheval, a été dirigé sur l'hôpital où l'autopsie a été faite par le docteur Marcellin assisté de plusieurs de ses confrères de Carpentras. Ils espèrent, paraît-il, un résultat intéressant en raison des dimensions du crâne du supplicié.

Il n'y avait pas eu d'exécution à Carpentras depuis le mois de mars 1888, époque où la guillotine s'était dressée pour Guinoux, coupable d'un crime semblable à celui de Soleilland.

S. Ge.

Petite Chronique des Lettres

M. le comte Robert de Montesquieu poursuit la publication de ses essais en prose, en un volume qu'il appelle : *Assemblée de Notables*. Ce titre, qui est joli et dont on se demande s'il est ironique ou solennel, se détache en noir sur une robe violette, mais d'un violet si assés que les couleurs y devient presque agressive et violente. Vous ne trouverez cependant point de violence dans le livre de M. Robert de Montesquieu. Il égratigne parfois — souvent — d'une griffe acérée, et telles femmes de lettres admises par lui à l'assemblée de notables y reçoivent un accueil assez piquant, mais l'épigramme reste toujours mesurée, et M. Robert de Montesquieu qui, sans nul doute, a des convictions et ressent des colères, garde toujours pour les exprimer je ne sais quelle aristocratique nonchalance. Au reste, j'ai retrouvé dans ce volume les qualités et les défauts qui constituent la personnalité très originale, très singulière, de cet écrivain précieux, subtil et délicat qui ne connaît pas la simplicité et qui, cependant, atteint parfois à la plus haute éloquence par les plus simples moyens ; il y a dans son livre, où j'ai goûté vivement, entre tant d'autres, les pages sur Vergailes et « ses pierres qui meurent », et les notations psychologiques sur les « deux snobismes », beaucoup de choses jolies et quelques-unes tout à fait belles, très dignes de retenir l'attention des délicats.

J'ai eu plusieurs fois, en ces dernières années, l'occasion de prononcer le nom de Frédéric Berthold : c'est un romancier doué de qualités intéressantes et qui cultive avec beaucoup de goût le roman psychologique. *Mirage d'amour* notamment était un cas ingénieusement posé et développé. Avec *l'Invisible* qu'il publie aujourd'hui chez Lemerre, Frédéric Berthold aborde un genre tout différent, celui du roman historique, lequel n'est point sans péril, car le roman y joue d'assez mauvais tours à l'histoire, et le lecteur non averti peut parfois attribuer à l'ignorance de l'historien des déformations imposées par l'imagination du romancier ; c'est un écueil que Frédéric Berthold a fort ingénieusement esquivé, car son évocation des temps presque légendaires du khalifat de Cordoue apparaît très exacte et vivante ; et puis, comme cela se passe en l'an 331 de l'Hégire, c'est-à-dire en 953 de notre ère, il y a bien près de mille ans, il se trouve, je crois, peu de gens capables de contester les détails de cette évocation, ils auraient tort d'ailleurs, car elle est d'une couleur et d'une vie intenses. Dans ce cadre bryant et brillant un drame palpitant se déroule, c'est l'histoire du grand ministre Al-Mansour (l'Invisible), héros politique et guerrier, doué de toutes les qualités intellectuelles, de toutes les sé-

ductions physiques et qui les employa avec une indomptable énergie à la réalisation de ses magnifiques ambitions jusqu'au jour où l'amour ayant pris possession de lui renversa, comme un château de cartes, tous ses splendides projets et vainquit « l'invincible », et ainsi, par là, l'histoire d'Al-Mansour cesse d'être moyenâgeuse pour devenir moderne, ou plutôt éternelle.

Le Cadet, que M. C. Nisson vient de publier chez Plon, est un roman d'une forte et saine inspiration et qui fait penser à un roman utile où l'auteur a voulu, sans parti pris, d'une façon large, humaine et moderne, soulever dans ce qu'elle a d'utile et de nécessaire la thèse du traditionalisme, exalter l'amour du nom, l'attachement au sol ancestral, la défense de la famille gardienne d'un dépôt matériel et moral qu'elle a reçu du passé et qu'elle doit transmettre à l'avenir. Sans être un contempteur du temps présent, on a le droit d'estimer que jamais plus qu'aujourd'hui ces idées n'eussent besoin d'être défendues. Il n'est point nécessaire pour les soutenir d'être un esprit rétrograde, et « le Cadet », le héros de M. Nisson, si passionnément attaché à la défense du domaine familial, ne craint pas d'employer des moyens très modernes pour accomplir sa mission. L'inspiration du roman de M. Nisson n'apparaît donc tout à fait louable; quant à son exécution, elle est, des plus remarquables, et son roman en soi est un livre tout à fait captivant dont l'intérêt, pas un instant, ne faiblit; il est écrit dans une langue excellente et conduit avec beaucoup d'art et d'habileté.

Les bons conseils que nous prodigions les écrivains épris de saines traditions et de noble idéalisme ne seront point perdus; si l'on en croit M. André Gide, nous allons vers plus de joie, et son roman de l'année 1935 semble présager que dans un peu moins d'un siècle notre humanité se sera sensiblement améliorée. La peinture que nous en fait le romancier est d'une fraîcheur, d'une grâce charmantes; les gens de ce temps — en somme si près de nous — ont en amour, en philosophie, en politique, en religion, de nobles et belles idées, et vraiment ils forment, avec les deux sinistres survivants de l'an 1910 que l'auteur a laissés parmi eux, le plus heureux contraste. Tout cela serait d'ailleurs et nous devrions regretter d'être nés trop tôt s'il n'y avait pas pour troubler la fête ce diable de péril jaune qui devient, au dénouement du roman, une terrible réalité. En somme, ce livre, peut-être un peu sévère pour le présent et un peu indulgent pour l'avenir, est original, intéressant, et sa confiance dans notre amélioration n'est point pour nous décevoir.

Je dois signaler encore un très intéressant et très vivant volume de mémoires allemandes : *En marge du Gotha*, par Hans von Kahlenberg, dont Mme Marguerite Lièvre vient de publier chez Calmann-Lévy une précieuse et littéraire adaptation. Ce livre, avec sa parfaite clarté, sa simplicité, la netteté de son observation donne une note tout à fait originale dans le roman allemand contemporain; à ce titre seul il mériterait toute notre attention s'il n'était en lui-même déjà tout à fait émouvant et intéressant. Citons encore le *Flambeau*, par M. Albin Chabrol; *Marriage nouveau*, mémoires contemporains, de M. Claude Reni; *La Terre qui ressuscite*, de M. Jean Delhys.

HISTOIRE, LIVRES DIVERS. — Les soldats de l'épopée continuent leurs confidences. Voici que paraît aujourd'hui, chez Plon, le premier volume des *Mémoires du général Griot* (1792-1822), publiés par son petit-neveu, M. Arthur Chiquet, qui s'est chargé de présenter et d'annoter cet ouvrage, nous dit dans son introduction que lorsqu'il eut entre les mains le manuscrit de ces Mémoires, il ne connaissait Griot que par une lettre de Paul-Louis Courier; l'aveu de cet historien éminent me met à l'aise pour confesser que j'ignorais tout à fait le nom et les aventures de ce soldat qui, sous Dagobert et Dugommier, combattit, qui fut à Marengo, à Lagonegro et participa à l'expédition de Russie avec laquelle se termine le premier volume de ces Mémoires. Son existence militaire fut, on le voit, assez bien remplie; il la raconte en des récits que leur simplicité, leur franchise, rendent tout à fait palpitants; il avoue très simplement son impitoyable égoïsme durant la retraite de Russie et « la dégradation morale » qu'il avait conduit la misère; il écrit sans apprêt ni prétention; si son style a des négligences et des répétitions, il a de la netteté, de la précision, de la fraîcheur; il raconte avec beaucoup de verve et de franchise ses aventures d'amour et de jeu qui furent très nombreuses et parfois un peu vives, sans pourtant l'empêcher d'être un bon soldat, un excellent colonel qui « connaît les moindres détails de son métier, n'ignore pas une seule des manœuvres d'artillerie et de cavalerie »; figure très intéressante et qui mérite une belle place dans la prodigieuse galerie des acteurs de l'épopée.

M. Frédéric Barbey nous raconte la *Mort de Pichgru* en un saisissant volume où, à l'aide de documents d'archives et de plans inédits, il nous fait revivre, « dans son cadre exact et vrai, les dernières semaines de l'existence de Pichgru et expose avec détails les péripéties de sa fin tragique ».

M. Gustave Bord entreprend l'histoire de la *Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815*; son premier volume, qui va de 1688 à 1771, nous présente « les ouvriers de l'édifice révolutionnaire ».

Histoire littéraire, voici un bien séduisant volume, *Sainte-Beuve et Champfleury*, où M. Jules Troubat, en publiant les lettres de Champfleury à sa mère, à son frère et à divers, nous dévoile le plus joliment du monde « un coin de la littérature sous le second Empire ». M. Pierre-Maurice Masson nous raconte, lui, *Une vie de femme au dix-huitième siècle*, et quelle femme! *Madame de Tencin*, qui vécut de 1682 à 1749, que Diderot appela « la belle et scélérate chanoinesse Tencin » et qui fut tout à la fois : femme de lettres, femme d'affaires, femme d'alcôve, de salon, d'antichambre, de concubine et d'académie; c'est encore M. Eugène Lintilhac qui, audacieux, prétend nous donner une *Histoire élémentaire de la lit-*

lérature française, laquelle va, en 450 pages, de la formation de notre vocabulaire et de notre syntaxe, des trouvères et des chansons de geste jusqu'à Goncourt, Emile Zola, Paul Bourget, Pierre Loti; on conçoit que ce livre doit être sommaire, il est d'ailleurs bien conçu, précis et clair; M. Van Bevern nous donne une savoureuse étude sur les *Poètes du terroir, du quinzième siècle à nos jours*, avec des textes choisis et des notes bio-bibliographiques; MM. Maurice Rémon et Wilhelm Bauer publient chez Calmann-Lévy une bonne traduction des *Souvenirs sur Richard Wagner*, si émouvants et instructifs, de Angelo Neumann; M. Edmond Pilon publie, dans la belle collection de Plon « les Maîtres de l'Art », un remarquable ouvrage sur *Chardin*, où il étudie, en des pages compréhensives, l'homme et le peintre; ce peintre qui fut « le grand historien intimiste de notre race » en ce qu'elle eut de plus ordonné et de meilleur; 24 gravures hors texte ou revivent et sourient les chefs-d'œuvre de Chardin illustrent ce bel ouvrage.

Ph.-Emmanuel Glaser.

LA GRANDE SEMAINE D'HIVER

EN TRAINEAU

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Albertville, 26 janvier.

D'abord, je vous dois le récit de notre journée d'hier.

Un train, un gentil petit train, tout plein drôle, de ces petits trains qui, à petits coups de pistons précipités, vont courageusement à l'assaut des plus rudes rampes, serpentent le long des fiers et méchants rochers, sautent par-dessus les précipices, piquent dans les vallées, se mirent dans l'eau rageuse des torrents, sifflent avec entrain et fument avec ardeur, nous prit le matin, à Grenoble, et, par un dédale de défilés prestigieux, de sauvagerie ou de grâce, nous déposa à Saint-Laurent-du-Pont. C'est un amour de village, gentiment assis sur une plate-forme de la montagne, où nous attendaient les populations, timides et ravies, et quarante traîneaux, joliment et galement décorés de drapeaux dont les trois couleurs chantaient sous un ciel infiniment bleu et aux rayons d'un clair et généreux soleil la joie d'un coin de France à la splendeur duquel des Français rendaient galement et sincèrement hommage.

Le tourisme en traineau est une chose charmante; ce glissement continu dans la neige est une locomotion exquise. Cette excursion, en vérité, fut un divertissement inouï d'albatros; nous la devons, paraît-il, à M. Collas, le directeur de la Compagnie dont le petit train amusant nous véhicula comme je vous l'ai dit. Pour nous procurer ce divertissement, M. Collas, à qui cette région doit cent bienfaits, fit des prodiges. Comme la neige manquait en certaines parties de la route, il en fit chercher sur les cimes éternellement voilées de blanc, et la fit, à notre intention, répandre en un glissement tapis sous les fers de nos traîneaux, traînés par des mules claudées, des mules robustes ou des chevaux harmonieux.

La chanson aux lèvres, la joie au cœur, l'enthousiasme dans la tête et le ravissement dans les yeux, nous avons glissé au pas ou au trot, par la route serpentine de l'adorable vallée du Guier, nous sommes passés sous le surplomb de ses rochers cristallins de glace et sous le salut diamanté des sapins enneigés, jusqu'à Saint-Pierre-de-Chartreuse, où, négligant, hélas! dans la hâte d'un programme excessif, le couvent si désolamment désert — où nous contînâmes la plus cordiale et la plus réconfortante des réceptions. Déjeuner à Saint-Pierre-de-Chartreuse est une merveille. Je dis, l'écris « une merveille » Forêt Noire, Tyrol, tout l'Allemagne et la Suisse n'ont rien de mieux. Saint-Pierre est un de ces coins où l'on ne voudrait jamais passer, tant on a envie d'y rester. Et la suite fut ce qu'aurait été le commencement de cette extraordinaire excursion : un glissement, un rêve entre les prairies endormies sous la neige, les monts boisés et poudrés à frimas et les pics superbes, athlétiques ou élancés, silhouettant leurs rochers sur l'azur admirable. Et ce fut, au soir, la descente par la splendide magique du couchant, les montagnes se drapant de rose, de mauve, puis tout à coup de ténébres, tandis que, tout à bas, là-bas, dans la plaine, dont l'infini se confondait avec l'infinité du ciel, Grenoble s'allumait de ses mille et mille feux en une constellation que nous devinions à travers les brumes hésitantes de la nuit.

Les yeux grand ouverts et les bouches closes, recroquevillés frileusement sous les chauds manteaux et les lourdes pelisses, nous glissions, silencieux, et émus, tout à la majesté du spectacle de la terre qui s'endormait doucement dans le silence religieux du soir; seul, le pas assourdissant des mules et des chevaux, lancés sur la route tortueuse et incertaine, troublait cette heure où nous, qui venions de voir tant de grandes et si belles choses, nous nous sentions si petits. Et un banquet hélas! fut la fin de cette journée.

A ALBERTVILLE

Nous avons quitté ce matin Grenoble pour Albertville. Albertville a fait aux caravanes de la grande semaine d'hiver une délicieuse réception; à toutes les fenêtres des drapeaux, à travers les rues des banderoles, une fanfare militaire et un orchestre à la gare, des sourires et de frais saluts au passage nous ont à tous donné l'impression qu'une ville si aimable l'hiver devait l'être au delà de toute expression l'été. Organisation excellente de l'emplacement, et de la cordialité chez tous. Albertville, qui repose au pied d'un prodigieux croissant de montagnes dont la masse et les silhouettes sont impressionnantes, car elles se dressent d'un bloc de 2,800 mètres au-dessus de la petite ville, est une modeste cité que pare d'un ruban chantant l'Arly, l'été rivière, l'hiver torrent, l'Arly aux gorges admirables; Albertville ne compte que quelques hôtels là où il faut loger nombre d'excursionnistes chez l'habitant, et ce fut une chose tout à fait joyeuse que celle durant laquelle les caravanes, le baluchon sous le bras ou sur le dos, cherchèrent le logis qu'on leur avait affecté. Voici donc qu'apparaît une des pre-

mières conséquences de l'initiative du Touring-Club en France : créer dans Albertville des hôtels dont il aura besoin pour recevoir les touristes d'été ou d'hiver qui viendront rendre visite, non en passant, mais longuement, aux beautés de ce pays charmant.

Le pays a particulièrement plu aux caravanes, d'autant que ceux qui cultivent les sports d'hiver, ski, luge, toboggan ou bobsleighs, ont pu s'en donner aujourd'hui à cœur joie sur les pentes neigeuses d'Allondra, village alpin accroché aux flancs d'un merveilleux cirque de monts, où nous conduisirent, par une route tortueuse et attrayante, les attelages les plus diners, breaks, carriages, chars-à-banc, victoria, boggy. Ce fut un après-midi de jeunesse gaité; les skieurs norvégiens furent acclamés pour leurs sûres et gracieuses glissades; nos chasseurs alpins, officiers et soldats, se montrèrent hardis et habiles. Ils furent remarquables aussi dans les concours d'adresse, la luge et les bobsleighs, et leurs cabriolets surtout ravirent et amusèrent les dames de la caravane. Les femmes raffolent de ces glissades qui un choc transforme en une culbute vertigineuse dans la neige soulevée en gerbes énormes. J'ai voulu connaître, goûter cette sensation de glissement éperdu. J'ai goûté; c'est tout de suite une ivresse. Mais comme je suis dans la série noire, je me suis, dans une culbute, froissé la jambe droite; on ne peut pas être plus bécote que je ne le suis actuellement.

Demain nous serons à Chamonix; par les gorges de l'Arly, nous gagnerons en traîneaux Saint-Gervais et, de là, par le train électrique, nous irons camper au pied du mont Blanc, le roi des Alpes.

Je ne veux point clore cette dépêche sans vous parler de l'aigle magnifique dont j'ai ce matin fait l'acquisition; car c'est pour moi l'occasion de justifier une fois de plus le pylon de Wright. L'aigle dont il s'agit a été tué hier par une femme; elle était dans la cour de sa ferme, lorsqu'un aigle audacieux s'abatit sur une poule; il la manqua et, dans son élan, vint à terre où il roula. Il n'a pu reprendre son vol, il lui manquait son pylon; le rocher. La femme s'approcha, lui lança prudemment un coup de fusil et l'entraîna comme un poulet. Triste fin pour un aigle dont les ailes éployées mesurent deux mètres vingt d'envergure.

Frantz-Reichel.

JOURNAUX ET REVUES

Consolations

Assurément, l'état de Paris est déplorable. Nos rues, nos avenues et nos boulevards sont difficiles et périlleux à parcourir. Le hardi piéton qui s'y aventure ou bien est la légèreté même, ou bien est le courage même. Peut-être aussi n'a-t-il pas la possibilité de rester docilement au coin de son feu; cela diminue la valeur de son initiative, non son danger.

Pour consoler les Parisiens, il y a la lecture d'un très intéressant article que vient de publier M. Gaston Cadoux, dans la *Revue économique internationale*. M. Cadoux raconte qu'autrefois ce n'était pas mieux qu'aujourd'hui. Tant pis pour autrefois; mais nous ne sommes point fâchés de savoir que nos arrière-grands-pères avaient à peu près les mêmes ennemis que nous. Théophile Gautier, dans *Capricies et Zizgags*, se plaint de Paris, de ses maisons bossues, reclinées, contrefaites, malsaines, de ses rues, qui sont des ruisseaux fangeux, noirs et fétides. Et puis il prévoit du progrès; il annonce le téléphone, les autobus et plusieurs choses de ce genre... S'il avait su!

En 1827, il n'y avait encore, à Paris, que sept mille mètres de trottoirs; la rue Louvois, la rue de l'Odéon et la rue Le Peletier en étaient pourvus; on les citait, à cause de cela, comme des rues qui avaient bien de la chance. Les rues les plus fréquentées par les charrettes n'avaient pas d'autres refuges pour les piétons que les grosses bornes qui, de place en place, étaient accolées aux maisons. Au milieu de ces rues, il y avait le ruisseau, éblouissant et mal odorant. Alors, on laissait aux dames le haut du pavé. Seulement, si pleuvait, le haut du pavé recevait en dégel l'eau des toits, des gouttières imparfaites et des gargouilles.

Et... Ces détails sont pittoresques et terribles. Seulement, la question n'est que de savoir si le progrès, qui, depuis cette époque, a fait des siennes, et avec tant d'impertinence, n'aurait pas dû nous épargner les mille inconvénients dont nous souffrons. Le progrès nous a dotés de trottoirs, oui; mais un grand nombre de ces trottoirs sont occupés aujourd'hui par d'étranges baraquements. Le progrès a pavé nos rues; mais elles sont toutes plus ou moins défoncées; quelques-unes ressemblent à des abîmes.

Et Théophile Gautier se plaindrait encore, à bon droit. Il n'a pas deviné toutes les calamités d'aujourd'hui!

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

La Lanterne :

A propos de l'exécution d'hier à Carpentras :

Il est urgent de dérober la guillotine à la furieuse curiosité de la foule, en la dressant à l'intérieur des prisons, avec les garanties suffisantes de publicité.

Le peuple français prend le goût du sang. C'est une passion dont il faut le guérir.

Paris-Journal :

J'éprouve tout de même quelque honte pour mon pays de ce qu'il s'abandonne ainsi à des impulsions bestiales. Quelle différence existe-t-il, j'entends une différence mentale, entre les gens qui hurlent à la mort autour du supplicé, qui se repaissent de la vue du bourreau et du sang qui coule, et ceux qui, au lieu de cela, se font tuer? Il ne faudrait pas beaucoup de matinales comme celle d'hier à Carpentras pour décroquer à jamais la peine de mort, qui n'a d'excuse que si elle est moralisatrice.

L'Humanité, sous la signature de M. Jaurès :

Ce n'est pas au début sur la suppression de la publicité des exécutions capitales que la Chambre doit s'appliquer. Il faut qu'elle reprenne l'examen de la loi qui statue sur les pénalités et des lois qui ont voté un article, celui qui rétablit le bourreau.

Quand cette discussion recommencera, il nous sera facile de montrer que, depuis les exécutions sensationnelles de Béthune, les meurtres, les assassinats ont continué dans le pays; ils ont foisonné et c'est sans profit que la société s'est déshonorée en tuant.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Les membres du comité confédéral et les délégués de toutes les fédérations se sont réunis hier soir à la Confédération générale du Travail, 33, rue Grange-aux-Belles, pour procéder à la réélection du secrétaire général.

Mais à la suite des incidents qui se sont produits récemment entre MM. Lévy, trésorier, et Griffuelhes, ce dernier décide de ne pas se représenter.

Comme les noms des candidats à cette élection importante doivent être soumis à l'approbation des fédérations, il fut décidé que le vote aurait lieu à la fin du mois de février.

Qui succèdera à M. Griffuelhes? On citait hier soir de nombreux noms. Celui de M. Luchet, secrétaire général de la Fédération des confédérés, qui remplace provisoirement M. Griffuelhes pendant sa détention à Corbeil, était mis en avant.

Mais beaucoup de membres du Comité affirment que le secrétaire général, qui va conserver l'indépendance, pourrait bien être réélu, malgré la pression des réformistes.

Le Petit Journal :

De Berlin :

Un télégramme de Breslau annonce qu'une élection s'est produite à Bielefeld, près de Chanzow et 45 personnes avaient été tuées. Des trains de secours ont été envoyés de Bielefeld et de Cracovie.

LE MONDE RELIGIEUX

Mgr Sœur. — Mgr Sœur, ancien archevêque d'Avignon, qui démissionna dans les circonstances que nous avons relatées en son temps, vient de recevoir du Saint-Père une bulle par laquelle il est institué archevêque titulaire d'Hierapolis.

Anniversaire. — Mgr Amette, archevêque de Paris, a célébré hier matin à Notre-Dame des Victoires une messe de gloire à l'occasion du 9^e anniversaire de sa consécration épiscopale.

Nouveau pronominateur. — Mgr Chabrier, qui était élevé par le pape à la sainteté, vient d'être élevé, sur la demande de l'évêque de Troyes, à la dignité de protonotaire apostolique ad instar participantium.

On sait de quel dévouement et de quels soins pieux Mgr Chabrier entoura les dernières années du regretté Mgr de Pelletier, qui, malade depuis longtemps déjà, mourut au moment même où le pape venait de le promouvoir à l'archevêché de Chambéry. Mgr Chabrier ne compte, dans le clergé de Troyes, que des amis. Sa nomination sera également bien accueillie par le clergé de Paris.

J. de N.

TREMBLEMENT DE TERRE

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Le vicomte de Nantois, agissant au nom du sous-comité permanent de secours aux sinistrés italiens que vient de constituer la Croix-Rouge française, a commandé hier plusieurs trains de bois destinés à la construction de baraquements et d'abris à Messine, Reggio, et dans les régions environnantes dévastées. La cargaison de ces trains sera embarquée à Marseille à destination de Naples et de Messine. Les frais seront supportés en commun par la Société de secours, l'Union des Femmes de France et l'Association des Dames françaises.

Ce matin rentrent à Paris Mlle Jeanne Lefèvre, infirmière major, et ses compagnes de l'équipe des Femmes de France, qui étaient attendues hier, mais qui ont subi un retard en route. Mlle la générale Hervé et Mlle de Catters, de la Société de secours aux blessés, rentrent également à Paris.

Mmes de Montgolfier et Carteron, Mlles Leprie, Falcoy et Fidères des Prinvaux ne seront de retour qu'à la fin de la semaine. Elles ont été reçues hier matin à dix heures au Vatican par S. S. Pie X en audience privée, audience qu'avait demandée pour elles le prince Rospigliosi, colonel des Gardes nobles, apparenté à plusieurs familles françaises représentées dans nos sociétés de Croix-Rouge.

On nous a communiqué hier, rue Matignon, le texte des deux discours si émouvants, et dont on a tant parlé, prononcés à Naples, en présence de S. A. R. la duchesse d'Aoste, par MM. le marquis del Carretto Caracciolo, syndic de la municipalité de cette ville, et le vicomte de Nantois, au nom de la Croix-Rouge française.

Après la remise de la médaille et des gerbes de fleurs offertes, le jour des adieux, à nos infirmières, le marquis del Carretto Caracciolo, qu'assistait MM. Rodino, Geremica, de Matteis, Pironti, Correr, Dolce et Forino, adjoints, s'est exprimé ainsi :

« Je voudrais vous dire toute la reconnaissance de cette ville que j'ai l'honneur de représenter, mais devant le sublime élan de charité de la nation sœur et devant l'incomparable dévouement avec lequel vous avez soigné nos frères malheureux, je ne saurais, dans ma pauvre prose, trouver aucun terme qui puisse exprimer ma pensée et mon sentiment.

« L'humanité a écrit, en ce moment de douleur, les plus belles pages de solidarité, et vous avez apporté toute la sympathie fraternelle de votre noble pays. Vous remportez en France notre vive reconnaissance.

« Veuillez agréer ces fleurs, nées dans cette terre du soleil et du feu, le seul hommage digne de vous qui portez vos fronts le rayon de la charité.

« S. A. R. la duchesse d'Aoste, qui a bien voulu nous faire l'honneur de vous remettre ces fleurs, a daigné joindre l'auguste nœud de Savoie à la petite médaille que je vous prie d'accepter comme un léger souvenir des heures que nous n'oublierons jamais, et qui resteront gravées toujours dans notre mémoire et dans notre cœur. »

Le vicomte de Nantois a répondu :

« Avec la permission de S. A. R. Mme la duchesse d'Aoste, dont la présence ici ne peut que nous être doublement chère, je dirai à M. le Syndic de la ville de Naples, au nom de la Croix-Rouge française, combien nous lui sommes reconnaissants des paroles élogieuses qu'il vient de prononcer. Nous aussi nous avons à dire merci. Il y a vingt-trois jours, lorsque retentit à Paris le cri de douleur de l'Italie, la Croix-Rouge française voulut envoyer de suite au secours de la sœur mutilée ce qu'elle a de tous prêts... le dévouement de ses infirmières. Eh bien! vous, autorités de Naples, malgré l'heure tragique, vous avez voulu leur souhaiter la bienvenue, et immédiatement, fraternellement, vous avez partagé avec elles ce que vous aviez de plus précieux, vos frères blessés... Merci!

« Est-il besoin d'ajouter que, suivant

en cela un auguste et royal exemple, nos infirmières ont soigné ces blessés avec tout leur cœur... le cœur de la France? »

« A ce tribut de reconnaissance, permettez-moi maintenant, monsieur le Syndic, d'ajouter un tribut d'admiration. D'abord pour la ville de Naples, qui, à elle seule, a supporté le plus grand fardeau de cette affreuse catastrophe; pour ses magistrats, qui se dépensent sans compter; pour les femmes sublimes, qui, délaissant leurs occupations, se sont faites les anges consolateurs des hôpitaux. Admirable aussi est votre Croix-Rouge dont nous avons été à même de constater la puissante organisation, ainsi que l'activité et le dévouement de ses membres. On peut dire qu'à l'heure présente, il n'y a pas là-bas, au pays sinistré, un seul coin où ne flotte le pavillon de la Convention de Genève.

« Enfin notre sincère admiration va aussi à ce qui, chez vous comme chez nous, est l'essence même de la patrie, à votre armée. Je l'ai vue à l'œuvre en Calabre, où tous, depuis le général jusqu'au simple soldat, travaillent avec un courage et une abnégation au-dessus de tout éloge. Je les ai vus, vos petits soldats, enterrant les morts, partageant leur pain avec les survivants et soignant les petits enfants orphelins.

« Après tout cela, monsieur le Syndic, comment voulez-vous que nous n'embrassions pas, gravé au fond de notre cœur, un souvenir ému de reconnaissance que ne s'effacera jamais! »

Le texte de ces deux belles allocutions sera conservé dans les archives de la Croix-Rouge française.

L'assaut franco-italien

Entre tous les milieux sportifs, celui des escrimeurs a toujours donné le témoignage d'un esprit de particulière solidarité. La nécessité, pour qui veut s'y faire une place, de visiter fréquemment les salles d'armes, de se tenir en perpétuel contact avec tous ceux qui animent une ambition semblable, est l'origine de relations cordiales entre la plupart des tireurs. L'ambiance d'émulation, de rivalité toujours courtoise, mais souvent passionnée, qui règne dans ce petit monde, contribue, au surplus, à entretenir ses familles dans un état d'émotivité très marqué. Le groupe des escrimeurs est mieux qu'un groupe sportif; c'est, en même temps, un groupe social, qui s'attache à ses traditions, le culte du scrupule, quelque faiblesse — aujourd'hui c'en est une — pour les gestes chevaleresques, définissent en même temps qu'une extrême sensibilité.

Aussi les dirigeants de notre Fédération nationale des sociétés d'escrime et des salles d'armes ont-ils jugé que les sentiments douloureux dont l'âme du peuple italien tressaille devait trouver, auprès des émules français de la célèbre école transalpine, mieux qu'un écho platonique. En quelques jours, grâce à l'activité de MM. H. de Villeneuve, H.-G. Berger, Rabel, Beauvois-Devaux, René Lacroix, Jean Stern, docteur Guérin, Dillon-Kavanagh, le capitaine de La Falaize, de La Frémère, groupés en commission d'organisation, grâce au précieux concours de MM. Colombetti, de Turin; Gandini, de Rome; Conti, Galante, grâce enfin à l'empressement de tous, un programme fut conçu, assez intéressant pour ajouter l'attrait d'un spectacle tout exceptionnel à l'élan d'une affectueuse solidarité.

C'est dans la coquette salle du théâtre Marigny, fort obligeamment prêtée par ses aimables directeurs, MM. Borney et Desprez, qu'eut lieu cette belle et touchante manifestation.

S. Exc. le comte Gallina, ambassadeur d'Italie, l'honorait de sa présence. Il avait pris place dans l'avant-scène, qu'occupaient avec lui le général Brugère et le général Dalstein.

De la scène même, où se trouvaient rangés un certain nombre d'escrimeurs, M. H. de Villeneuve dirigeait les jeux. On remarquait encore dans l'assistance :

MM. le duc Decazes, comte de Lindemann, comte Potocki, marquis de Champeaux, comte de Malynski, W. de Brest-Gana, H.-G. Berger, Marghiolman, de Vézaya, M. Leduc, capitaine de La Falaize, Beauvois-Devaux, Chevalier, lieutenant I. de Lesseps, A. Guyon, Ayat, Mignac, R. Lacroix, Thomeux, Bernard Gravier, Dallière, docteur Guérin, Dillon-Kavanagh, Lami, Lécuyer, René Lippmann, Leduc, de Sainte-Suzanne, Renard, Ruzé, etc...

Après qu'aux applaudissements de tous, l'excellente musique de la garde républicaine se fut fait entendre, les deux premiers tireurs, M. Jeanty, qui compte parmi nos meilleurs maîtres, et l'excellent adjudant Delibes font leur apparition sur la planche; c'est, entre eux, une fort belle passe d'armes. MM. Rognissol et Gandini leur succèdent; M. Gandini est actuellement l'un des premiers tireurs de l'Ecole magistrale de Rome. Quoique gêné par un adversaire gaucher, il a fait applaudir une vitesse, un à propos, un sentiment de l'escrime remarquables. Il est un peu l'élève de M. Camille Prévost, de qui l'Ecole magistrale l'envoya suivre les leçons, il y a deux ans, et qui, durant trois mois, recueillit ses principes et acrut son savoir.

Le troisième jeu mit en présence M. Albert Ayat, professeur au cercle d'Anjou, et M. Georges Rouleau, dans un assaut d'épée. M. Albert Ayat fut le triomphateur de la soirée. Par des coups d'une exécution magistrale, il s'assura l'avantage sur un maître réputé entre tous les champions, affirmant à la fois sa valeur personnelle et les qualités d'une méthode qui d'ailleurs compte à son actif des succès pratiques éclatants.

Je dois également des éloges à M. Léon Bouché, pour sa très belle rencontre avec l'adjudant Lachèvre, à l'épée; à MM. Galante et l'adjudant Cléry, de l'Ecole de Saumur, qui tiraient au sabre; au chevalier Conte, toujours extrêmement difficile et brillant, et M. Ramus, qui nous ont fait assister, ainsi que M. Jeanvoix et l'adjudant Ancheti, maître d'armes de l'Ecole polytechnique, à un jeu de fleuret vivement disputé.

M. Colombetti, l'un des meilleurs épéistes italiens, sinon le meilleur, et M. Laurent, ont soutenu, à l'épée, une lutte savante et vigoureuse.

Enfin M. Camille Prévost, à qui M. Adolphe Rouleau donnait magistralement la réplique, a terminé la séance par un de ces assauts qui sont son honneur et celui de notre escrime, et dont les éléments, jusqu'aux moindres détails, sont empruntés à l'art le plus noble et le plus pur. C'est, nous le disail hier soir, sa dernière apparition en public. Nous voulons croire que cette décision n'est pas définitive.

Mlle Agnès Borgo, de l'Opéra; Mlle Marie-Thérèse Berka et M. Vallier, M. Silvain, de la Comédie-Française; M. Drancin, enfin M. Pury, ont achevé d'assurer le succès de cette belle fête en apportant aux organisateurs la contribution précieuse de leur aimable bonne volonté et de leur talent; et c'est vers une heure du matin seulement que se séparèrent les spectateurs.

Le crayon de Frédéric Régamey avait fait du programme une œuvre d'art, dont l'original fut tiré en loterie entre la deuxième et la troisième partie.

Au Restaurant Henry, place Gailon, les propriétaires ont eu la généreuse idée d'abandonner 20 0/0 de leur recette du 28 janvier aux sinistrés italiens.

Il y aura ce jour-là encore plus de monde que jamais chez Henry.

A L'HOTEL DE VILLE

LES RADICAUX DE L'HOTEL DE VILLE. — M. DUVAL-ARNOULD RÉORGANISE LES TRANSPORTS.

Les radicaux de l'Hôtel de Ville se sont mis d'accord. La déclaration qu'ils ont approuvée porte que le groupe « n'acceptera ni alliance ni compromission avec les partis de droite, dont la doctrine est la négation de la science », mais qu'il, immuablement attaché à l'idée de patrie, il repoussera également toute alliance avec les propagandistes de l'antipatriotisme et de la désertion en temps de paix ou de guerre ». Puis, comme l'élection du nouveau président du Conseil municipal est prochaine, la déclaration ajoute que les membres du groupe « s'engagent à ne jamais favoriser de leur vote ou de leur abstention dans les scrutins le succès des adversaires de la politique des groupes de gauche ».

Le groupe a été réconstitué avec M. Patenne pour président; MM. Chérioux, Panellier, Virot et Beer pour vice-présidents et secrétaires.

Le rapporteur général des autobus et des tramways, M. Duval-Arnould, se présentera vendredi devant la 1^{re} commission et exposera les conclusions de son rapport.

M. Duval-Arnould

sur sa demande, professeur de clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale à ladite faculté; M. Pierre Delbet, agrégé libre de la Faculté de médecine de Paris, est nommé professeur de clinique chirurgicale à ladite faculté; M. Hartmann, agrégé libre de la Faculté de médecine de Paris, est nommé professeur d'opérations à ladite faculté; M. Chabrier, docteur en sciences, chargé d'un cours complémentaire de chimie appliquée à la Faculté des sciences de Paris, est nommé, à ladite faculté, professeur de chimie appliquée; M. Caullery, docteur en sciences, maître de conférences de zoologie (évolution des êtres organisés), à la Faculté des sciences de Paris, est nommé à ladite faculté professeur de zoologie.

M. Alfred Bruneau, compositeur de musique, membre du conseil supérieur d'enseignement au Conservatoire national, est nommé inspecteur général de l'enseignement musical, en remplacement de M. Keyer, décédé.

L'Association internationale du froid. — Le bureau de la nouvelle association a été ainsi constitué :

Président : M. André Lebon; Vice-président : MM. Ernesto Bosch (République Argentine), Mac Damiel (Etats-Unis), Montague Nelson (Grande-Bretagne), comte Reventlow (Danemark), Ballai (Hongrie), Sarnelli (Italie), Kammerlingh-Onnes (Pays-Bas), Vesnitch (Serbie), von Wendrich (Russie).

MM. Ernesto Bosch, Reventlow et Vesnitch sont ministres plénipotentiaires; M. Sarnelli est, en Italie, ministre de l'agriculture; M. de Wendrich est, en Russie, ministre adjoint des voies de communications.

Cinq administrateurs figurent, en outre au bureau : MM. Cristobal Botella, Tisserand, Touchard, Guillaume et Raffalovich.

Le secrétaire général est M. G. de Loverdo.

Deux places de vice-présidents sont réservées pour l'Allemagne et l'Autriche. On attend, pour en nommer les titulaires, que ces deux pays aient adhéré à l'Association.

L'expédition Charcot. — Le journal *le Yacht* a reçu du docteur Charcot, une lettre datée de Punta Arenas, 14 décembre 1908 : « Pour gagner du temps, écrit l'explorateur, j'ai décidé de ne pas faire escale à Ushuaia. Notre pont est surchargé de charbon, ce qui nous permettra de sortir des canaux sans toucher à celui des soutes. De plus en sortant par le canal Cockburn étant donné les vents régnant de l'ouest nous serons bien au vent de notre atterrissage dans l'Antarctique. »

Réunions. — Après-demain vendredi, à deux heures, aura lieu à l'Hippodrome un grand meeting de protestation, organisé par les quatre syndicats parisiens du commerce en détail des boissons, contre certaines dispositions de la loi de finances de 1909, par lesquelles le commerce des boissons se considère comme injustement lésé.

Un appel violent est adressé par les présidents de ces syndicats aux commerçants intéressés.

Cette réunion, purement corporative, sera présidée par M. Marguery, président de l'alimentation parisienne.

Conférence. — Il y a depuis hier soir, en dehors du monde des érudits, des artistes et des amateurs, quatre ou cinq cents Parisiens et Parisiennes, — étudiants, petits bourgeois, ouvriers, — qui connaissent la céramique italienne, sont désormais capables d'en apprécier les chefs-d'œuvre éparés au Louvre, au Petit-Palais, et n'ignorent enfin plus rien de l'art merveilleux de Luca della Robbia et de Giorgio Andreoli.

Et cette façon de miracle est due à notre collaborateur Arsène Alexandre, qui a su, par une conférence attrayante et spirituelle, donner un peu de sa science et de son goût aux auditeurs du Musée du sein réunis dans la galerie de la collection Dutilleul, au Petit Palais.

Le syndicat des banquiers en valeurs à terme près la Bourse de Paris a tenu hier ses assemblées.

La Chambre Syndicale pour l'année 1909 est composée de : MM. Gaston-Dreyfus, président; A. Thierrière, vice-président; G. Fleury, trésorier; L. C. Galliard, secrétaire; C. Baur, J. Lyon, J. Rheims, membres.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DU CHER : L'empoisonneuse de Saint-Amand.

(De notre envoyé spécial)

Ce matin nous avons eu un long défilé de témoins, paysans en blouse ou paysannes en coiffe blanche. Ils ont connu l'accusée tout enfant. Ils la tutoient encore aujourd'hui, l'appellent Jeanne et elle, impassible, les appelle monsieur ou madame. Ces paysans, au langage simple, à l'accent berriochon, font plus pour tracer la psychologie de l'accusée que tout l'interrogatoire du président. Hier nous cherchions le mobile du forfait de Jeanne Gilbert, aujourd'hui on peut le deviner. Tous ces témoins affirment qu'enfant Jeanne Gilbert fut menteuse, sournoise, hypocrite, et qu'elle détestait sa mère qui d'ailleurs la battait. A la Châtelette elle s'ennuyait et disait bien haut qu'elle voulait habiter la ville.

Est-ce suffisant pourtant pour commettre deux parricides ? Ils sont accablants ces témoins. L'un d'eux, une vieille paysanne, Mme Lemoine, vient nous conter l'agonie de la mère de Jeanne.

— Ma fille, vois-tu, disait la mère Renault à Mme Lemoine, elle a un cœur dur. Si ça ne lui passe pas tu sauras bien me le dire quand tu me retrouveras au ciel, car la justice en parlera.

La salle frissonne. Jeanne Gilbert reste impassible.

Les charges peu à peu se resserrent, se précisent. Menteuse « de première classe », disent les témoins, l'accusée aurait été aussi voleuse, et bien souvent de l'argent aurait disparu chez ses parents. Menteuse et voleuse, ne sont-elles pas les deux traits classiques du caractère des empoisonneuses ? Un voisin de ferme vient raconter que quelques jours avant la mort du père Renault, Jeanne Gilbert aurait empoisonné des poulets.

Pour se faire la main, ajoute le président, Locuste empoisonnait non des poulets, mais des esclaves.

M. Daniel Chambon, imprimeur à Saint-Amand, qui a examiné le sac de papier contenant de l'arsenic trouvé sous un banc en face de la maison Palleau, vient déclarer que ce sac déchiré complète les morceaux de papier découverts au domicile de Jeanne Gilbert, et ceci est grave.

Ce qui est grave aussi, c'est la facilité avec laquelle on peut empoisonner à Saint-Amand. Ces paysans au cœur simple du pays de « la Petite Padette » ou de « la Mare au Diable », qui viennent avec le réalisme de personnages de Zola, vous conter des agonies lugubres, n'appellent le médecin qu'à la dernière extrémité. Est-ce par économie ou par manque de confiance ?

Et chose plus étrange encore, il n'y a

pas à Saint-Amand de médecin de l'état-civil pour venir constater les décès ! Au dix-huitième siècle, après les crimes de l'empoisonneur Desrues, on réclamait déjà l'institution du médecin des morts. Près de deux siècles après, Saint-Amand n'en a pas encore. C'est une sous-préfecture pourtant. Il y a des fonctionnaires, des magistrats, un tribunal, une caisse d'épargne, une bourse du travail, peut-être, un orphéon et une fanfare, et il n'y a pas de médecin des morts ! On y enterre sur la simple déclaration de décès !

Et on peut s'y procurer du poison comme on veut et tant qu'on veut ! Nous avons vu à l'audience de ce matin M. Bouillot, le droguiste qui a délivré à Jeanne Gilbert d'effroyables quantités d'arsenic, et l'on était stupéfait de la facilité avec laquelle on pouvait se procurer de l'arsenic, ce poison classique, qu'à tous les points de vue Charles le Mauvais on trouvait partout « es officines des apothicaires ». Les temps n'ont point changé. M. Bouillot, souriant et sans avoir l'air de comprendre sa responsabilité, nous contait qu'un jour une femme entra chez lui. Elle demanda de l'arsenic pour tuer les rats.

Je demandai quelle quantité elle en voulait. Une demi-livre, cela parut beaucoup. Elle répondit : « J'ai beaucoup de rats ». Je lui en donnai. Puis, une deuxième fois, elle en acheta 60 grammes ; huit jours après, 40 ; puis encore une demi-livre.

Chaque fois, M. Bouillot prenait un petit cahier qu'il appelle « le registre des poisons ». Il demandait à sa cliente son nom. Elle répondait Jeanne Auroy, signait sur le registre et M. Bouillot avait la conscience bien tranquille. Le plus simplement du monde, il nous déclare qu'il vend souvent de l'arsenic à tous ceux qui en veulent ; mais chaque fois il a soin de demander au client son nom. S'il ne sait pas écrire, le paysan met une croix sur le « registre aux poisons » et le droguiste est satisfait. On peut acheter de l'arsenic au kilo comme du sucre ou du sel.

Une petite croix à l'encre sur un cahier et le bon droguiste trouve cela tout naturel. Quand je vous disais qu'on était encore au moyen âge.

Et M. le président Cormier n'a pas un mot de blâme pour ce singulier commerçant en poisons, qui est indirectement responsable de toutes ces morts. M. Kuntz, avocat général, lui, proteste et avec raison.

— Vous n'auriez pas dû, dit-il à M. Bouillot, délivrer du poison de cette façon... Il y a une loi qui vous le défend. Lisez la loi de 1845 et l'ordonnance de 1846.

Oh ! fait le président, cela c'est une question indépendante.

Indépendante, soit ; ce n'est pas là le procès, mais c'est une leçon terrible qui en dégage pourtant. On peut mourir empoisonné à Saint-Amand sans que personne s'en inquiète. « C'est une question indépendante », dit le président. La réflexion de l'avocat général lui avait sans doute paru excessive.

Dans l'après-midi, nous avons entendu les experts. L'acte d'accusation disait que Jeanne Gilbert avait été déclarée responsable de ses actes. M. le docteur Leyet, médecin de l'hospice de la Charité, a examiné l'accusée sur l'ordre du juge d'instruction. Il est formel. Jeanne Gilbert est une hystérique. Le docteur Levet est un jeune, très au courant des plus récents travaux de la science et des études sur les empoisonneuses. Il cite le docteur Dupré, le docteur René Charpentier et le professeur Régis, qui tout dernièrement ont étudié l'empoisonneuse hystérique. Jeanne Gilbert rentre dans cette catégorie. Tout d'abord, elle a un déplacement des organes abdominaux, foie et rein, qui l'ont rendue irritable et nerveuse. Ce n'est pas tout ; elle a des stigmates très nets d'hystérie. Est-ce une monomanie qui, sous l'influence d'une idée fixe, aurait empoisonné ses parents comme cette Hélène Jagado, monomane et sadique, qui empoisonna avec de l'arsenic toute la famille du poète Doyale pour le simple plaisir de voir mourir et d'assister à une agonie ? Le docteur Levet ne le croit pas.

— La monomanie ne choisit pas ses victimes. Elle frappe au hasard. Jeanne Gilbert n'aurait voulu tuer que ses parents. Il y a là de sa part un plan arrêté que n'aurait pas eu une monomane. Elle n'est pas aliénée, nous dit le docteur Levet, elle est donc responsable, mais hystérique. Malade, elle mérite une certaine indulgence.

Cette déposition, faite dans une langue élégante, pittoresque, est écoutée avec un vif intérêt, car elle donne en partie une explication au monstrueux forfait de Jeanne Gilbert. Le docteur Levet, par son indulgence, écarte de nos esprits le spectre de la condamnation capitale, cet article du code pénal qui exige que le parricide soit conduit à l'échafaud nuds, la tête couverte d'un voile noir, comme dans les mélodrames romantiques, et écoute sa sentence de mort lui à haute voix par un greffier aux côtés du bourreau, un reste de l'amende honorable que l'on faisait jadis, un digne en mains, sur le parvis Notre-Dame, avant d'avoir le poignet droit coupé.

Mais au docteur Levet succèdent les trois médecins qui ont fait l'autopsie des cadavres, les docteurs Barthé, Blarez et Lande, dans un coin de la salle, les membres de la famille Palleau qui ont survécu à l'empoisonnement, fondent en larmes au récit de ces exhumations successives, l'assistance qui, il y a un instant, se sentait prise d'une certaine pitié pour cette femme que l'on considérait comme une malade, soudain murmure et devient de nouveau hostile en entendant les chimistes déclarer que jamais de mémoire d'expert, dans aucun cas d'empoisonnement, on n'avait trouvé autant d'arsenic dans les cadavres des victimes. M. le docteur Lande apporte toute une série de petits tubes de verre contenant une partie de l'arsenic retiré des viscères, et les jurés contemplent curieusement ces petites bagues métalliques brillantes comme de l'acier, semblant quelque chose de précieux.

Immobile dans ses vêtements sombres, Jeanne Gilbert reste silencieuse au banc des accusés, évoquant la silhouette de quelque lugubre oiseau de nuit. Pendant que de main en main on se passe de petites fioles soigneusement étiquetées, contenant des morceaux de chair arrachés aux cadavres de ses parents, les jurés contemplent avec un vague sentiment de crainte mal définie, comme ils regarderaient un serpent dans un bocal, ce morceau de fromage empoisonné et ces tubes renfermant de l'arsenic, et

elle, Jeanne Gilbert, d'un œil sec, sans un geste d'émotion, regarde les jurés se passer de main en main la boîte en carton rougeâtre contenant le poison trouvé dans les cadavres de son père et de sa mère.

Innocente ou coupable, et elle paraît singulièrement coupable, une telle indifférence cynique révolte et on oublie presque que le docteur Levet l'a trouvée digne d'indulgence tout à l'heure. La Brinvilliers sur la sellette à la Tournelle savait encore trouver des larmes quand on lui parlait de son père mort empoisonné.

Cette attitude qui révolte, M. l'avocat général l'explique, et son explication donne à la physionomie de l'accusée un singulier relief. Cette épaisse fermière croit aux somnambules, aux devineuses de village, aux tireuses d'horoscopes. Elle fait de la clef des songes sa lecture favorite. Une somnambule lui a prédit qu'elle aurait des difficultés avec la justice, mais qu'elle en sortirait victorieuse. La première partie de la prophétie s'est réalisée, Jeanne Gilbert, sans émotion, attend la réalisation de la seconde : l'acquiescement.

Ce fut un excellent réquisitoire que prononça M. l'avocat général Kuntz ; simple, bien ordonné, précis, ne cherchant pas l'effet mais le produisant sur cette foule qui ne demandait qu'à vibrer. Par la simple force et la logique de son raisonnement et par deux fois M. l'avocat général parvint à tirer Jeanne Gilbert de son immobilité. Il lui arracha même des larmes, enfin des pleurs !

Cette salue de deuil pouvait donc pleurer ; c'était donc une femme ! La fille ne s'était pas émue au récit de l'agonie de ses parents, la mère pleura. Jeanne Gilbert a une fille et, lorsque l'avocat général, de cette enfant de dix ans, une lettre pourtant bien simple, Jeanne Gilbert fondit en larmes en sanglotant dans son mouchoir. On les attendait, on les espérait ces larmes. Elles sont pourtant venues un peu tard.

Après les pleurs, M. Kuntz arracha à l'accusée un mouvement de colère. Il l'avait frappée à l'endroit sensible. Atteinte dans sa vanité littéraire, il manquait à cette physionomie d'empoisonneuse un autre trait classique. La graphomanie légendaire et sentimentale de l'empoisonneuse criminelle, comme dit le docteur Charpentier. Jeanne Gilbert écrit et croit bien écrire. Elle fait du style.

Mon bien-aimé de mon cœur, mon pauvre mari, écrivait-elle à son mari, qui eut un instant l'envie de demander le divorce, comme nous l'apprenait M. l'avocat général, je cause à vos photographies. Je vous embrasse, je vous arrose de mes larmes, et, en vous apercevant, je pousse des cris affreux. Que je voudrais être comme ces petites oiseaux auxquels j'agré du pain dans la cour. Ils sont heureux d'avoir la liberté. Que je voudrais avoir des ailes ! Ma vie ne fut que parsemée de ronces et d'épines depuis que je suis sur la terre.

Elle l'avocat général, impitoyable, railait cette phraseologie des actes comme dans le chant de Ruckert. Et Jeanne Gilbert se dressant soudain, piquée au vif, jetait des regards méchants sur cet homme qui se permettait d'attaquer son style. Et la fin de la lettre était sinistre. Après la sentimentalité, la colère et la haine. Parlant de la famille Palleau empoisonnée, la paysanne féroce réapparaissait :

— En pensant à ces gens, écrivait Jeanne Gilbert, je deviens méchante et ne me connais plus. Ce sont des rapists, des moulés à singe, des loils moineaux.

A cette lecture, la salle frémissait. Les Palleau sanglotaient.

Cette lettre ne nous a pas été communiquée, crie M. Joseph Ménard.

— Si, elle est au dossier.

— Je proteste.

— Oh ! criez tant que vous voudrez. Elle est au dossier.

Le public applaudit.

— Foule stupide et lâche ! s'écrie maître Joseph Ménard.

Et de la salle une voix forte s'écrie : « Vive l'avocat général ! »

Il sera bien difficile à la défense de remonter le courant hostile.

L'audience est renvoyée au lendemain. Aujourd'hui plaidoiries et verdict.

Georges Claretie.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour la famille Boyer, dont nous avons signalé la détresse :

Marc Logé, 40 francs ; de la part d'une grand-mère, 5 francs ; Anonyme, 5 francs ; A. Bérat, 40 francs ; Anonyme, 200 francs.

Total : 290 francs.

Nous avons encore reçu pour la famille

Moutier, de Jean, 5 francs ; de Mme Cham-

barau, 40 francs. — Total : 45 francs.

Avec les envois antérieurs 440 francs. Nous le répétons, cette souscription est close et nous prions nos lecteurs de reporter leur offrande sur l'infortune de la famille Boyer que nous leur avons signalée hier.

L'AGITATION OUVRIÈRE

La grève des linotypistes continue.

Il n'en demeure pas moins que tous les journaux ont pu paraître hier.

Seules *Comédia* et *l'Autorité* ont eu recours à la photographie.

Les grévistes se sont réunis dans l'après-midi, au nombre de trois cents, et ont décidé de continuer la grève à outrance.

La journée s'est passée dans le calme le plus complet. Toutes les imprimeries, tous les journaux, ou des défections s'étaient produites, ont remplacé leur personnel syndiqué par des ouvriers ne faisant partie d'aucun syndicat.

A *Comédia* et à *l'Autorité* les grévistes ont, on le sait, « saboté » les linotypes.

Il faudra plusieurs jours pour les mettre en état de fonctionner. Cependant à *Comédia* trois machines sur sept marchent... Et le secrétaire de rédaction remplit les fonctions de metteur en pages.

La grève des camionneurs

Les camionneurs des Halles en grève depuis quelques jours se sont réunis, hier, après midi, à la Bourse du travail.

Le nombre des grévistes qui était au début de 600 est aujourd'hui de 900.

Au cours de la réunion il a été décidé que les camionneurs de Vanvray et de Bercy qui travaillent encore seraient débarrassés de gré ou de force ce matin même.

Une cinquantaine de maisons environ sont atteintes par ce mouvement.

Aux Halles on s'inquiète sérieusement des conséquences qu'il ne peut manquer d'avoir et l'on prévoit le moment où les Compagnies de chemins de fer qui, jusqu'ici, assuraient ce service, seront débordées par le flot des

marchandises qui arrivent journellement à Paris.

UN FOU AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Un individu entra hier matin dans les bureaux du ministère de l'Intérieur, et se mit à pousser des cris. M. Cressat, chef de bureau, étant intervenu, l'inconnu se mit à l'insultier et refusa de sortir.

On courut chercher deux agents, qui, malgré la résistance qu'il leur opposa, conduisirent l'inconnu au commissariat de police du quartier de la Madeleine.

Ce visiteur obstiné est un nommé Pierre Dussere, âgé de trente-trois ans, ingénieur, demeurant dans un hôtel meublé de la rue Geoffroy-Marie, et arrivé ces jours-ci de La Grand-Combe (Gard), où habite sa famille.

— J'ai été violemment expulsé de Russie, a-t-il déclaré. Je m'étais rendu pour être employé dans les mines ; mais je comptais sans mes ennemis, qui m'ont poursuivi de leur haine.

Je voulais aujourd'hui demander à M. Clemenceau de s'intéresser à moi. Mes ennemis, une fois encore, m'ont fait chasser.

Pierre Dussere a été envoyé à l'infirmerie du Dépôt.

INCENDIES

Un incendie a éclaté hier à midi, 39, boulevard Latour-Maubourg, chez M. le comte de Lacroix-Laval.

Les pompiers de la rue Malar se sont rendus maîtres du feu presque immédiatement, et les dégâts ne sont pas importants.

— Un commencement d'incendie s'est déclaré place du Palais-Bourbon, chez M. le baron de Valey. Le feu a été maîtrisé aussitôt.

LES VICTIMES DU FROID

Rue de Rivoli, Mme Rosalie Hermann, âgée de trente-cinq ans, demeurant 34, rue Pastourelle, a été frappée d'une congestion causée par le froid. Elle a été transportée dans un état grave à l'hôpital de la Charité.

Rue Belgrand, un horloger, Nicolas Laucellot, demeurant à Abberville, a été frappé d'une congestion et transporté à l'hôpital Tenon.

Jean de Paris.

La Ressuscitée du 15 mars

Mme Léonie Méreau, de Belgrade, par Massenne (Gers), commençait ainsi une lettre qu'elle écrivait il y a quelque temps à M. Gablin :



Mme L. Méreau. (Cl. Lafontan, Auch.)

« Je suis la ressuscitée du 15 mars. » Mme Méreau avait commencé, en effet, l'an dernier à cette date, le traitement des pilules Pink, et grâce à lui sa santé était devenue brillante, alors qu'avant elle avait donné les pires inquiétudes. D'ailleurs, voici la suite de la lettre et vous verrez, lecteur, qu'en se dénommant « la ressuscitée » Mme Méreau n'exagérait pas : « Je n'oublierai jamais, poursuit-elle, les pilules Pink. Elles ont fait disparaître toutes mes souffrances et m'ont rendue si rayonnante de santé que j'avais tant manqué, mes amis ne peuvent croire leurs yeux. J'étais déjà quelque peu aménagé, quand j'ai été appelée à soigner très assidûment une personne de ma famille. Je l'ai soignée pendant dix mois, négligeant, oubliant même, mon propre mal, si bien qu'à mon tour je fus dans un très triste état. Je ne mangeais plus, j'étais pâle et je ne pouvais plus marcher, tant j'étais faible. C'est alors que j'en étais arrivée à me croire, moi aussi, poitrinaire. Ma respiration était devenue sifflante, la nuit j'avais des cauchemars terribles, puis je me réveillais en sursaut et je me trouvais inondée de sueur. Je ne savais que faire, les soins ordinaires n'ayant eu aucune action. On m'a imposé de prendre les pilules Pink et le traitement a été le salut. Mes voisins, mes amis, au plus fort de mon mal, me disaient de bonnes paroles ; maintenant ils me disent tout haut ce qu'ils disaient tout bas entre eux : « Nous vous avons cru perdue et vous pouvez dire que les pilules Pink vous ont fait revenir de loin. »

« Les pilules Pink sont le plus puissant régénérateur du sang, le parfait tonique du système nerveux. Elles guérissent : anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, neurasthénie, migraines, irrégularités. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris. Trois francs cinquante la boîte, dix-sept francs cinquante les six boîtes, franco.

TELEGRAMMES & CORRESPONDANCES

M. Deibler rentre

Alger. — Le bruit avait couru qu'au départ de Carpentras, M. Deibler serait par Albi, où une exécution capitale doit avoir lieu prochainement. Il n'en est rien. Le bourreau a reçu l'ordre de rentrer directement à Paris, et il a pris le train à midi cinquante.

L'escadre des Etats-Unis à Alger

Alger. — La municipalité a reçu aujourd'hui, dans les salons de l'hôtel de ville, les officiers de l'escadre américaine. Parmi eux se trouvaient : l'amiral Potter et les officiers de l'escadre américaine.

Tous les officiers généraux présents à Alger et l'amiral Arago étaient présents.

M. Savignon, maire, a exprimé sa joie de l'honneur fait par l'escadre américaine à la ville d'Alger et félicité l'amiral du raid accompli par ses navires.

Un d'honneur a ensuite été offert : officiers français et officiers américains ont choqué leurs verres avec la plus grande cordialité.

Une vendetta

Nîmes. — Une jeune fille corse, Marie Andreossi, séduite puis abandonnée par un de ses compatriotes nommé Poggi, lequel est actuellement gendarme à Uzès, est venue dans cette dernière ville avant-hier demander à son ancien ami de l'épouser.

Celle-ci ayant refusé, la jeune fille a tiré sur lui plusieurs coups de revolver et la grièvement blessé. L'état du gendarme est désespéré.

Les dégâts causés par la neige dans la région d'Agde sont considérables. La rivière de la Togue a débordé à Saint-Thibéry. Toute la basse plaine d'Agde est encore inondée.

A Pinet, la marquise de la mairie s'est effondrée sous le poids de la neige.

Quant aux communications télégraphiques

ou téléphoniques, elles sont encore impossibles ; des équipes d'ouvriers ont été dirigées de tous les côtés pour les rétablir au plus tôt.

Un naufrage

Nice. — Le bateau de pêche *Mariette*, du port de Nice, est parti hier matin, ayant à bord le patron, deux matelots et un mousse. Le bateau n'était pas rentré dans la soirée, et ce matin on a retrouvé sur la plage de Nice le rôle d'équipage, des avirons, le gouvernail et des planches de la *Mariette*. Deux torpilleurs de la défense mobile de Corse sont aussitôt partis à la recherche des quatre hommes, qui ont vraisemblablement péri en mer.

Argus.

LES THÉÂTRES

Odéon : Première représentation de *les Grands*, comédie en quatre actes, de MM. Pierre Veber et Serge Basset.

La pièce de MM. Pierre Veber et Serge Basset, qui obtint hier, à l'Odéon, le plus vif succès, est à la fois une comédie de mœurs et une sorte de tragédie comédienne. On y voit une peinture, faite par des observateurs attentifs et spirituels, de la vie scolaire ; et la salle d'étude d'un collège provincial est le cadre d'un drame de conscience, dont deux élèves de dix-huit ans — *les Grands* — sont les héros. Le sujet ne manque ni d'intérêt ni d'originalité. Les écrivains de théâtre ont toujours été injustes envers les « potaches ». Ils les présentent volontiers comme des garçons timides, un peu naïfs et ridicules par destination. Leur vanité de personnes mûres établit arbitrairement une barrière entre les collégiens, qui sont des petits hommes, et les hommes, qui ne sont parfois que des grands collégiens. Il y a cependant, chez ces jeunes gens qui restent des pensionnaires jusqu'aux environs de la vingtième année — c'est-à-dire jusqu'à un âge où Roméo aurait eu déjà le temps de divorcer, — une vie secrète et mystérieuse, bien digne d'attirer l'attention des psychologues. L'uniforme dont l'Université les enveloppe matériellement ne garantit point leurs cours contre les miasmes subtils qui flottent dans l'air du siècle. D'ailleurs, de ces héros héroïques. Il semble même que l'humanité vieillit, soit plus aisément concevable chez les adolescents que chez les hommes dont la sagesse est une forme de la fatigue sentimentale et reste peu hospitalière aux illusions. On distingue toujours un peu de « littérature » dans l'héroïsme, et les derniers, en date, des héros de l'histoire de France, ceux qu'on appelle avec familiarité les géants étaient scolaires. Un collégien un peu sensible que sa condition met en commerce quotidien avec les énergiques idéologues de Corneille est beaucoup mieux préparé qu'un quadragénaire aux sublimes imprudences.

Tel est le cas du rhétoricien Jean Brasser, qui est la gloire du petit collège où il termine ses études. En se préparant à l'Ecole normale, il est devenu éperdument amoureux de Mme Hélène Lormier, la femme de son principal, qui l'apaise gentiment, comme une petite mère un peu trop jeune. Une nuit, il s'échappe du dortoir pour rejoindre Mme Lormier, dont le mari est absent pour deux jours. Mais un garnement, son camarade Surot, s'introduit derrière lui dans le salon d'Hélène et dérobe cinq cents francs que le principal avait placés, avant de partir, dans un tiroir. Le cambriolage est évident, le cambrioleur seul reste à découvrir. Un concours de circonstances habilement préparées place Jean, qui fut aperçu la nuit du crime par le veilleur de nuit, dans l'alternative de compromettre Hélène en révélant la cause de sa visite ou de se reconnaître comme le voleur. Il n'hésite point : il fait à son amour le sacrifice de son honneur.

C'est une situation forte, qui transposée dans le temps, confiée à des personnages plus illustres et plus rassis, eût très bien soutenu, autrefois, le lyrisme d'un poète tragique. Dans une œuvre d'un réalisme minutieux et d'une observation précise comme la pièce de MM. Pierre Veber et Serge Basset, elle paraîtrait un peu exceptionnelle et singulière, si la jeunesse des héros n'en fortifiait la vraisemblance. Jean Brasser n'est pas, en effet, le seul collégien des *Grands* dont l'âme soit sensible aux beautés de l'abnégation. Son ennemi, le jeune voleur Surot, qui se donne par surcroît le luxe d'être un traître en compromettant un camarade secrètement jaloux, a la fin la plus défilante. Il ne se contente pas de confesser publiquement sa faute ; avec une magnificence généreuse, il « sauve la mise » de Jean Brasser dont la présence chez le

confier que l'un — mais lequel? — apportant ses qualités d'observation et de finesse, l'autre — mais lequel? — y adjoignant ses qualités de finesse et d'observation, ces messieurs ont fait, sur un thème bien ingrat en apparence, une pièce délicieuse d'ironie et d'esprit, et par moments, tout à fait émouvante.

Que ce premier acte dans la classe des grands est donc amusant, et qu'ils sont bien campés ces types de camarades d'autrefois! Ce sont les mêmes, ils n'ont pas changé!... Voilà le bûcher et voilà le cancre... voilà le petit sensible qui a du cœur, et voilà celui qui mange toujours... Et voilà le pion-martyr, l'économiste aux périodes fleuries, le principal sévère mais juste.

Et le drame si angoissant au second et au troisième actes!... et l'écheveau qui s'embrouille, et puis qui se dénoue!...

Si jamais pièce mérita d'attirer l'immense public des étudiants et des élèves de tous âges, c'est bien celle-ci... qui a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour amuser et émouvoir aussi tous les parents et leurs connaissances!

Un Monsieur de l'Orchestre.

AVANT-PREMIÈRES

A LA COMÉDIE ROYALE LE NOUVEAU SPECTACLE

La Comédie-Royale annonce pour cet après-midi la répétition générale de son nouveau spectacle. Spectacle boulevardier et parisien, s'il en fut. En homme qui connaît admirablement le public, pour l'avoir pratiqué comme auteur à succès, notre brillant confrère M. Henri Caen a voulu que, sur la carte offerte par lui au public, figurassent des mets pour tous les goûts. Comédie de salon et badinage de paravent, vaudeville violent d'une gaieté soudaine et irrésistible, comédie d'observation aiguë bourrée de mots drôles et de situations vécues, et pour finir une revue, la revue sans laquelle il n'y a pas de bon spectacle coupé à Paris.

Tel est le menu. Pour le relever, M. Henri Caen a voulu deux étoiles. Il a demandé à Galipaux de jouer une bluette qui s'appelle *Henriette ou les Avantures de la lecture*. L'habile directeur ne pouvait dire plus spirituellement qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura jamais de lever de rideau à la Comédie-Royale. Une pièce où joue l'étonnant fantaisiste qu'est Galipaux acquiesce tout de suite, de par le fait de son interprétation follement gaie, une valeur qui la classe hors du genre des levers de rideau. Galipaux aura pour partenaires Mlle Marie Calvill, d'une espièglerie et d'une grâce infiniment spirituelles dans un rôle de filleule, Mlle Gladys, charmante en jeune fille prête à marier, et M. Léry.

L'autre étoile du spectacle sera Mlle Alice Bonheur. Si M. Galipaux est la fantaisie déchaînée, le rire irrésistible et triomphant, Mlle Alice Bonheur est le charme spirituel et vainqueur. Il n'y a pas d'exemple qu'une revue jouée par elle n'ait pas été un succès. On s'en apercevra une fois de plus en écoutant *Turlututu, chapeau pointu*, qu'elle fera valoir de sa jolie voix, de son talent de comédienne et de sa beauté. Mlle Alice Bonheur aura pour partenaire M. Paul Ardou, dont les succès ne se comptent plus et qui se fera doublement applaudir comme auteur et comme comédien.

On aura ici à gorge déployée à l'Edredon, on ne s'amusera pas moins à la pièce de Mlle Sylvie : *Coiffeur pour dames*. Ce sera, à vrai dire, avec la revue, le gros morceau de la soirée et l'un des deux « clous » du spectacle. Il faudrait ne pas connaître Mlle Sylvie pour douter que *Coiffeur pour dames* soit une comédie essentiellement boulevardière et, comme on disait jadis, de la « quintessence de parisine ». De l'esprit à pleines mains, de l'esprit encore et de l'esprit toujours, dans la plus amusante collection qui se puisse imaginer d'observations minuscules et aiguës, telle sera la caractéristique de *Coiffeur pour dames*. Déjà qui a son prix : cette ingénieuse pièce sera interprétée par onze femmes (toutes jolies et de mine piquante), au milieu desquelles se débattaient le coiffeur Paul Ardou. C'est, ce semble, assez dire. Sur sa pièce, Mlle Sylvie nous a écrit hier ce joli billet :

Ce qu'est *Coiffeur pour dames*, cher ami? Une pièce? Non, mais une espèce de petit cinéma bavard où j'essaye de faire défiler les différents types qui passent chez nos modernes Figaros avec leur papotage, leurs petites intrigues, car il n'y en a pas seulement une chez le coiffeur, mais dix, mais vingt, mais trente, presque autant que de clientes. Celles-ci seront représentées par de charmantes camarades dont le talent, la genti-

lesse et la bonne grâce m'ont facilité la difficulté de faire évoluer onze actrices dans un seul acte, car elles sont onze pour un seul homme. Heureux Paul Ardou!

Un seul accroc, à la dernière minute : Mlle Lelièvre a eu un léger accident qui nous prive de sa présence. En cherchant la place qu'elle occupait sur l'affiche, elle a tellement voulu se hanter sur la pointe de ses petits pieds qu'un des deux s'est foulé... oh! très légèrement, et comme il n'y avait personne pour la remplacer, l'auteur s'en est chargé. Vous le verrez donc demain : soyez indulgent pour lui.

SYLVIE.

Mlle Sylvie jouant sa propre pièce, voilà qui ne manquera pas d'augmenter encore l'attrait du joli spectacle préparé par M. Henri Caen.

Quisait.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 3 heures précises, sous la direction artistique de M. Lugué-Poe, première matinée de gala de miss Isadora Duncan et de son école de danse, avec le concours de l'orchestre Lamoureux conduit par M. Camille Chevillard (fragments des *Iphigénie* de Gluck).

— A la Comédie-Royale, à 1 h. 1/2, répétition générale du nouveau spectacle : *Henriette ou les Avantures de la lecture*, *Coiffeur pour dames*, pièce en un acte de Mlle Sylvie; *Edredon*, comédie en un acte de M. Henri Caen; *Turlututu, chapeau pointu*, revue-fantaisie d'actualité de MM. Paul Ardou et A. Laroche.

En tête des interprètes : Mlle Alice Bonheur, MM. Galipaux et Paul Ardou.

Ce soir :

— A l'Opéra, à 8 heures, *Samson et Dalila* (Mlle Lapeyrette, MM. Corpet (début), Teissie, Marcoux, Lequien); *Coppélia* (Mlle Zambelli).

Dans : Mlle Piron, Siré.

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *Le Foyer* (Mmes Bartet, Pierson, Amel, Lymès, MM. de Féraudy, J. Truffier, Rayet, Gréard, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraudy, Félix Huguenet).

— A l'Opéra-Comique, à 8 heures, *Carmen* (Mlle Mérentié, M. Léon Boyle, Mlle Nelly Martyl, M. Blancard).

— A l'Odéon, à 8 h. 1/2, *Les Grands* (Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *Le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricey, Simon, etc., Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc.) et Mlle Lantheville dans le rôle de Marthe Bourdier.

— A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop matin* (Mlle Chapelas, Harold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 heures 2^e représentation de *Hernani* (réception du service de seconde) (Mlle Yvonne Dubel, Coëlio, Bérat, MM. Affre, Boulogne, Paty, Féraud de Saint-Pol, Revaldi, Chacon, Norbert, Reiss).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, *L'Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcey, Jeanne Desclous, Antonia Huart, M. L. Herrouet, M. L. Guiry, A. Dubose, V. Boucher, C. Mosnier, Farib).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 1/2, *la Course du Flambeau* (Mmes Réjane, Daynes-Grasot, Avril, Bernou, Fustier, MM. Signoret, Duquesne, Varenne, Moutoux, etc., etc.).

— Au Châtelet, à 8 h. 1/2, première représentation de *la Course du Flambeau*, nouvelle en 4 actes et 23 tableaux, de MM. Victor Darlay et Gaston Marot, musique nouvelle et arrangée de M. Marius Baggers. Distribution :

Geneviève Juliette	Mmes Marg. Ninove
Jeane	Peugot
Davis	Jane Maylianes
Gavroche	MM. Arquillière
Dick	Gaston Severin
Henri	Hamilton
Verne	Henri Julien
	Jacques Pradaly
	Barde
	Vandenne
	Mmes Lizerolle, Valdor, Pascal, Moraly, Cameroun, 1 ^{re} fleuriste; Esther, 2 ^e fleuriste; MM. Chambéry, Lamourette; Vintier, Wilson; Dombeval, Tillet; P. Gaudier, de Grancy; Duval, le Consul; Géocourt, le chef indien; Longuepée, de Sericourt; Olivier, Evans.

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Mlle Armande Cassive, Chalon, MM. Harry Baur, Lacoste); *la Poulette* (Mlle Jeanne Thomassin, Renée Fély, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Barget, Bonheur et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Mlle Depallin, Desly, MM. Brunière et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, la 23-2 (Mlle Siamé), *la Médécine du cœur* (Mlle Marguerite

Brésil, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où l'An neuf!* revue gauleuse (Mlle Thérèse Cernay, Spinnely, Debrennes, MM. Berthe, Prad, Darnley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *le Puits n° 4*, *Nuit d'Illiric*, *Cent lignes émaus*, *Machin fils*, Une Présentation.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures, première représentation du nouveau spectacle : *Edredon*, un acte de M. Bertely; *Henriette ou les Avantures de la lecture*; *Coiffeur pour dames*, un acte de Mlle Sylvie; et *Turlututu, chapeau pointu*, fantaisie parisienne de MM. Paul Ardou et A. Laroche (Mlle Alice Bonheur, MM. Galipaux, Paul Ardou, Victor Henry, Rabel, Mmes Marie Calvill, Carina, Meyriem, Andrée Gladys, G. Gravier, etc.).

Hier :

On a répété la *Furie*, hier, à la Comédie-Française, sous la direction de M. Leloir, avec la figuration. Les ensembles sont à peu près prêts, et l'on pense que la pièce pourra passer du 5 au 7 février.

M. Edmond Rostand a assisté à la répétition de *Chanteclair* : il a passé l'après-midi à la Porte-Saint-Martin.

Vendredi, lecture du deuxième acte aux interprètes.

On nous a envoyé pour Mlle Biana Duhamel : Société des Gens de lettres pour son concours gracieux en 1893... Fr. 200 Mandat télégraphique... Fr. 50 Total... Fr. 250

MM. Isola frères ont reçu, hier, de M. Gustave Simon, excenteur testamentaire de Victor Hugo, la lettre suivante :

26 janvier.

Toutes mes félicitations les plus sincères et les plus chaudes pour votre magnifique et somptueuse mise en scène de *Hernani*, dans les décors prêtés par la Comédie-Française. Toutes mes félicitations pour cette belle et brillante interprétation; je vous prie de les transmettre à MM. Affre, Boulogne, Paty et à Mlle Yvonne Dubel.

Cordialement à vous.

Gustave Simon.

Le service de seconde de *Hernani* sera reçu ce soir au Théâtre lyrique municipal de la Gaité.

Demain :

La Porte-Saint-Martin affiche pour demain jeudi une matinée de *la Femme X*. Rappelons que c'est la dernière fois que le beau drame de M. Alexandre Bisson sera joué, en matinée, le jeudi.

Le théâtre Antoine affiche pour demain, en matinée, à 2 h. 1/4, *les Vainqueurs* (Mlle Choeil, MM. Gémier, Janvier), et *le Muffe*, de M. Sacha Guitry; même spectacle vendredi, ainsi que ce soir; ce soir la *Deuxième*, *le Joueur de Brabant*, samedi et dimanche, en matinée, *la Dette* et *le Joueur de Brabant*; dimanche soir, *les Vainqueurs*, le *Muffe*.

Le théâtre du Jardin d'acclimatation fera sa réouverture demain avec les *Dragons de Villars*, interprétés par MM. Andrien, Bourgey, Gréteaux, Delbos et Mmes de Palhen et Dozyans. On commencera à 2 heures précises.

Demain, 21 janvier, les *Invaincus*, avec le concours de M. Nivette (de l'Opéra) et de Mlle Lyvénat. Le ténor Amoretti fera sa rentrée dans cet ouvrage. M. Bourgey chantera le rôle de Nevers et Mme de Palhen celui du page.

Au jour le jour :

Sur la liste des nouveaux officiers de l'instruction publique, nous relevons le nom de notre confrère, le compositeur Ernest Garnier, dont on répète, en ce moment, à l'Opéra-Comique, *Myrtil*.

Nous apprenons d'autre part que Mme Bréjane-Silvert vient de recevoir également la nomination d'officier de l'instruction publique. Nos compliments à la brillante cantatrice.

Samedi, à dix heures et demie précises, sera célébrée, en l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, une messe pour le repos de l'âme de Mme Frédéric Elberg, la femme de l'éminent ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

A l'Ecole des hautes études sociales, M. Camille Le Senne fera son feuilleton parlé hebdomadaire, « la Semaine théâtrale », lundi 1^{er} février, à 4 h. 1/4, sur la *Dette*, de M. Gabriel Trarieux.

A propos d'un de nos derniers échos sur les droits d'auteur en Russie.

Déclaration, la comédie de M. Albert Guinon, avait déjà été traduite en vertu d'un contrat régulier par M. Plustcheksky, un des auteurs russes les plus connus. Quand la traduction de *Déclaration* fut représentée à Saint-Petersbourg, elle fut accueillie avec le succès que nous avons noté à son heure, les droits d'auteur de la pièce — qui fut jouée pendant plusieurs mois, notamment à Saint-Petersbourg — furent régulièrement versés à M. Albert Guinon par son excellent et délicat traducteur.

La direction de l'Ambigu affiche les dernières représentations de *la Beauté du diable*

(qui vient d'être achetée pour tous les pays d'Europe).

C'est une reprise du *Tour du monde d'un gamin de Paris* qui succédera à *la Beauté du diable*.

Dimanche prochain, dernière matinée.

C'est mardi prochain qu'aura lieu dans la coquette salle du théâtre Michel, pour l'inauguration des matinées musicales du mardi, une séance hors série, consacrée à la mémoire d'Ernest Reyer, le grand musicien qui vient de mourir.

Cette matinée, dont le produit est destiné aux sinistrés d'Italie, réunira sur la scène du théâtre Michel les interprètes les plus illustres du maître.

Nous publierons très prochainement le programme complet de cette matinée, dont l'attrait exceptionnel est doublé d'une pensée charitable.

Déjà de nombreuses personnalités artistiques se sont fait inscrire.

Le bureau de location est ouvert dès à présent, 40, rue des Mathurins.

Le prix des places a été fixé comme suit : Loges d'orchestre, 20 francs la place. Fauteuils d'orchestre, 15 francs la place. Fauteuils de balcon, 10 francs la place.

Location sans augmentation de prix.

« Vendredis de Femina ». — Le prochain Vendredi de Femina sera particulièrement remarquable. On y entendra en effet M. Edouard Colonne, parler sur « l'Art de l'orchestre ». C'est un sensationnel début dans l'art de la conférence que fera ainsi l'éminent chef d'orchestre, et celui-là sera encore plus intéressant par l'audition de quelques-uns des plus grands virtuoses et chanteurs de cette époque. Prix des fauteuils, 3 francs.

Le 5 février : Conférence de M. A. de Gandara sur « le Portrait ».

Au théâtre du Grand-Guignol, les pièces qui composent le spectacle actuel : *Nuit d'Illiric*, *Cent lignes émaus*, *Une présentation*, *Machin fils*, n'auront plus que quelques représentations.

M. Charles Akar, l'aimable secrétaire général du Trianon-Lyrique, nous écrit :

A la suite de plaintes nombreuses de ses abonnés et vu les irrégularités quotidiennes du service téléphonique, M. Félix Lagrange vient de supprimer le téléphone du Trianon-Lyrique.

Nous avons parlé souvent de l'activité journalière déployée au Trianon-Lyrique; il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'affiche de cette semaine comporte sept spectacles différents : *le Barbier de Séville*, *le Petit Duc*, *Gaillarde Tell*, *Boccace*, *la Juive*, *le Domino noir* et *François les Bas-Bleus*.

De divers côtés, on nous demande l'heure du spectacle si applaudi au théâtre Mévisto : 8 h. 45 : *Liquidés*; 9 h. 15 : *le Répertoire*; 10 h. 20 : *Cent lignes émaus*; 11 h. 1/4 : *la Saison des poires*.

M. Charles Samson fera demain jeudi, au théâtre de la Scala, à Lyon, une conférence sur la question Louis XVII.

Cette conférence sera suivie de la représentation de *Louis XVII*, l'acte ironique et charmant que notre distingué confrère fit jouer à la ville d'Alger, l'année dernière, avec M. Paul Ginisty comme collaborateur, sur la scène de l'Odéon.

C'est dans cette comédie, dont le succès fut des plus vifs, et par le rôle de Naundorf, qui débuta l'excellent artiste Siblot, aujourd'hui sociétaire de la Comédie-Française.

M. Gallois, le distingué compositeur, grand prix de Rome, termine en ce moment un drame lyrique en deux actes : *le Moulin à vent*, tiré du célèbre roman de Sudermann par M. Jean Renouard, le poète de *Provence* et de *Jeux de lumière et d'ombre*.

De Rouen :

On nous signale le succès triomphal remporté dans *Thais* et la *Navarraise* par Mlle Gergette Leblanc. C'était la première fois que l'éminent cantatrice se faisait entendre dans sa ville natale. Dans l'un et l'autre ouvrage, elle a été longuement acclamée par une salle comble et d'une élégance raffinée.

De Nîmes :

Le théâtre se mourait ici — comme en beaucoup d'autres villes. Une société se constituait parmi les dilettanti et les anciens abonnés pour exploiter notre première scène.

Grâce à des sacrifices d'argent très élevés, la subvention municipale, formant un total de vingt mille francs par mois, on constituait une troupe de premier ordre. Résultat : depuis le commencement de la saison, le théâtre ne désemplait pas, et la moyenne des recettes, par représentation, est d'un quart plus élevée qu'elle ne fut sous les administrations des plus florissantes — celle de M. Valcourt, par exemple. Nîmes, qui occupait une place si brillante parmi les grandes scènes de province, se plaçait de nouveau au premier rang. Etait-ce un trop beau résultat? Le Conseil municipal socialiste unifié vient de décider de mettre le théâtre en régie directe à partir de la saison prochaine.

L'expérience ne va pas sans inquiéter quelque peu les habitués du théâtre, et les contributeurs à son budget. En attendant la saison se poursuivait, remarquablement. Parmi les créations ou reprises de cette quinzaine, citons la *Navarraise* qui

a été pour Mlle Céleste Grill l'occasion d'un véritable triomphe. Cette artiste, dont le beau talent n'a cessé de s'affirmer depuis son départ de l'Opéra-Comique, est plus en voix que jamais. Elle donne à chacune de ses créations, à chacun de ses rôles, un relief et un caractère saisissants de vérité, et on peut dire qu'elle est une des mezzo-soprano les plus richement douées de l'heure actuelle.

De Nice :

Le Casino municipal donnera sous peu de jours la première représentation d'une comédie en trois actes de M. Fernand de Rocher, un de nos plus distingués confrères de la presse nîmoise. *L'Amazone*, tel est le titre de la pièce qu'on dit remarquable. Elle sera interprétée par Mlle Suzanne Goldstein, MM. Henry Lamothe, Edouard Fournier, Favières, Gérard, Mmes Charlier, de Ravenel, Sargelli, etc., etc.

De Bruxelles :

La *Palmyre*, de M. Maurice Donnay, a remporté au théâtre du Parc un véritable triomphe. La pièce était jouée avec le troisième acte, supprimé à Paris. Le succès a été en grandissant jusqu'à la fin et la pièce s'est terminée par une chaude ovation aux excellents artistes de M. Victor Reding.

Ceux-ci ont rendu avec un rare bonheur les nuances délicates de l'œuvre. Il faut louer en premier lieu Mlle Marguerite Caron, qui, engagée spécialement pour jouer le rôle de Nelly Sandral, en a l'air à ravir la tendresse encore jeune et la bonne grâce déjà maternelle. Elle a été tour à tour charmante et émouvante. Un débutant, M. Gance, n'a pas moins bien rendu l'ardeur juvénile du petit Robert Bayanne. Et MM. Carpentier (Fargis), Chautard (Le Hazay), Richard (Sandral), Georges (Adrianne), Jacques (Laurie), Mlle Terka (Léon), Mlle (Adrienne), etc., etc., ont complété un ensemble tout à fait remarquable, dans une de ces mises en scène élégantes auxquelles M. Victor Reding a habitué le public de Bruxelles.

De Vienne :

Le Lustspieltheater vient de donner la première représentation du *Chant du Cygne*, la jolie comédie de MM. Georges Duval et Xavier Roux. La pièce a obtenu un très grand succès.

M. Josef Jarno, dans le rôle créé à Paris par Huguenet, a eu un triomphe personnel considérable.

De notre correspondant de Vienne :

Le *Neues Wiener Tagblatt* apprend de Budapest que Mme Sarah Bernhardt, qui devait jouer jeudi dernier au Théâtre Hongrois, n'est pas arrivée à temps pour la représentation. A neuf heures, le directeur du Théâtre Hongrois a dû annoncer aux spectateurs que Mme Sarah Bernhardt, ayant manqué la correspondance des trains dans une gare du réseau autrichien, ne pourrait se faire entendre et il invita le public à une représentation gratuite, qui commença sur-le-champ.

Serge Basset.

PETITES NOUVELLES

Le troisième spectacle du « Nouveau Théâtre indépendant » sera donné, au Théâtre Mondain, les 2, 3 et 4 février prochains. Au programme, cinq pièces en un acte : *Téléphone indiscret*, de M. Lucien Barville; *Paroles*, de M. Jean Madas; *Josephine est partie* et *le Repos hebdomadaire*, de M. Louis Buret; *Requiem*, de M. Jules de Nancourt; et *C'est le Satyre!* de MM. Jean Conti et Herpette.

SPECTACLES & CONCERTS

LE GALA DE LA SCALA au profit des sinistrés de la Sicile — 27 janvier 1909. — La Scala ne pouvait manquer de s'associer au mouvement universel de charité qui pousse la France entière vers tout un peuple en deuil, vers l'Italie dévastée, vers la Sicile anéantie, ruinée par la plus effroyable des catastrophes.

Le célèbre concert va donc ouvrir toutes grandes ses portes vendredi prochain, et Paris tout entier, le grand public en foule, répondant à ce généreux appel, se retrouvera encore pour manifester sa douloureuse sympathie à l'égard de la nation qui est en quelque sorte notre sœur par le cœur, par la race, par le souvenir de tout un passé commun.

Devant les membres de l'ambassade d'Italie, devant la presse, toutes les hautes personnalités du monde diplomatique, du grand monde, du monde artistique, tout ce que le concert compte de grandes vedettes viendra contribuer au succès de cette soirée de charité, qui s'annonce magnifique. Tous les pensionnaires de la maison prendront part à la fête : Polin, qui fait en ce moment courtir tout Paris; l'exquise Anna Thibaud, Max Morel, Jane Bernal, Lejal, Fréjol, Rouvières, Bruel, Lina Darland, Lila Declos, sans compter les surprises inattendues que nous annoncerons un peu plus tard... Toutes les jolies artistes de la Scala et de l'Eldorado vendront dans la salle, au profit des sinistrés, le programme de cette inoubliable soirée de gala.

Pour corser ce programme davantage encore, la direction de la Scala a décidé de faire coïncider avec cette superbe manifestation de charité la répétition générale de la nouvelle opérette à grand spectacle de MM. de Marsan et Léon Nunez : *Béguin de Roi*, qui s'annonce triomphale. Sulbac, Max Morel,

enfin Lucy Mürger, charmante, endiablée, en tiennent les principaux rôles.

La feuille de location, ouverte depuis samedi, se trouve déjà à moitié couverte, malgré le prix un peu plus élevé de toutes les places. Nous le rappelons ici pour mémoire.

Avant-scènes... Fr. 100

Loges... 50

Orchestres réservés... 20

Autres rangs... 10

Balcons, galeries, au tarif ordinaire.

Le gala de la Scala ne le cédera donc en rien à toutes les belles fêtes que la France entière organise dans un même élan de généreuse charité, pour secourir une nation amie et tout le grand public parisien, réuni là pour contribuer à cette œuvre, se verra récompensé de son beau geste par la délicieuse sensation d'avoir passé, en faisant du bien, une ravissante soirée. — Joe BRIDGE.

Aujourd'hui :

A l'Olympia, à deux heures et demie, troisième « Mercredi de l'Olympia », avec tout le programme qui sera donné également à la matinée de demain jeudi : *Trinon-Ballet*, attractions sensationnelles, les Fantoches fantastiques, dont c'est la semaine d'adieu, et la superbe revue : *1909! Des Femmes...*, rien que des femmes!

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, à 2 heures : « La Musique au dix-huitième siècle », conférence par M. Auguste Dorchain. (Avec le concours de Mme Henri Lavedan et de M. Dismar, au clavier, de MM. Gaubert et Papin). Ouverte au public.

A 5 heures : « La Rochefoucauld », conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française. (Conférence répétée le lundi 1^{er} février, de 2 à 3 heures. Ouverte au public).

Au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, matinée à 2 heures 1/2 avec de nouvelles attractions et le *Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flers; 22 tableaux, 800 costumes (Miss Campton, Marthe Lenclut, Clara Faurens, Pongaud, Maurel, Morton, etc., Marie Morville). La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire).

A l'Olympia, 1909! Des Femmes... rien que des femmes... féerie-revue en 40 tableaux, de J. Rodolphe (Mmes Dancrey, Allens, Foscolo, Palerm, Barkis, Boreilly, etc., Footit et Mme Chocolat). Attractions : Miss Morrisini et son cirque, les Rois du corbeau, les Fantoches fantastiques, l'illusionniste Clément de Lion, etc., etc. Divertissement : *Trinon-Ballet* (Mlle Lucy Rilly, danseuse étoile).

A la Scala, Polin, la belle Olyda, *La Môme Fifi*, opérette (Anna Thibaud, Jane Bernal, Dulucq, Mistinguett, Gabrielle Lange, Max Morel, Rouvières, Fréjol, Lejal, Lina Darland, Lila Declos).

Au Moulin-Rouge, *En Vain,*

